

# choisir

revue culturelle  
n° 605 – mai 2010



**Coran :  
une lecture originale**



*Apprends-nous  
à changer notre regard*

*Ouvre nos yeux  
sur les réalités de notre monde  
pour que nous les voyions  
pour que nous ne les méprisions pas  
pour que nous les accueillions  
comme un rendez-vous de Dieu.*

*Apprends-nous  
à changer notre regard  
sur les certitudes qui nous enferment  
sur les valeurs qui nous rassurent  
sur les autres que nous verrouillons  
dans nos jugements tout faits.*

*Donne-nous de savoir apporter  
de savoir recevoir  
de savoir demander  
de savoir dire à l'autre  
le besoin qu'on a de lui.*

*Apprends-nous à entrer dans l'avenir  
non pas à reculons  
comme des nostalgiques  
mais comme dans un avenir  
où Dieu nous attend  
où il est déjà un visage.*

*in **Prier.be***



# choisir

n° 605 - mai 2010

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Direction

Albert Longchamp s.j.

## Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction  
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Bruno Fuglistaller s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.  
Luc Ruedin s.j.

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Axelle Dos Ghali  
Stjepan Kusar

## Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «**choisir**»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

**choisir** = ISSN 0009-4994

Internet : [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch)

## Illustrations

Couverture : Pascal Deloche/GODONG.

Sheikh Zayed grande mosquée (Abu Dhabi), sourate 94

p. 7 : Pierre Emonet

p. 10 : Noël Deney

p. 14 : Deutsches archäologisches Institut, Rome

p. 26 : Cork

p. 33 : Marc Vanappelghem

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

	<b>Editorial</b>	<b>2</b>
Les violences du silence <i>par Louis Christiaens</i>		
	<b>Actuel</b>	<b>4</b>
	<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
Avancer à tâtons, mais avancer <i>par Alain Decorzant</i>		
	<b>Bible</b>	<b>9</b>
Quand l'Eglise est née <i>par Ariel Álvarez Valdés</i>		
	<b>Histoire</b>	<b>13</b>
Confesseurs et défaillants. Persécution des chrétiens au III <sup>e</sup> siècle <i>par Attila Jakab</i>		
	<b>Eglise</b>	<b>16</b>
AD 2000, dix ans déjà. Et après ? <i>par Xavier Lingg</i>		
	<b>Religions</b>	<b>20</b>
Exégèse du Coran <i>par Thierry Schelling</i>		
	<b>Religions</b>	<b>22</b>
Un chrétien face au Coran. L'Iran honore un érudit surprenant <i>par Jerry Ryan</i>		
	<b>Société</b>	<b>25</b>
Dieu, un service public. Les émissions religieuses à la RTS <i>par Bernard Litzler</i>		
	<b>Cinéma</b>	<b>31</b>
Services secrets <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>		
	<b>Théâtre</b>	<b>33</b>
Le mystère d'aimer <i>par Valérie Bory</i>		
	<b>Lettres</b>	<b>36</b>
L'impuissance de vivre. Cesare Pavese <i>par Gérard Joulié</i>		
	<b>Livres ouverts</b>	<b>39</b>
Une règle d'or universelle <i>par Marie-Thérèse Bouchardy</i>		
	<b>Chronique</b>	<b>44</b>
Pollutions <i>par Gladys Théodoloz</i>		

# Les violences du silence...

*Dans les premières pages de ses mémoires, André Malraux, ancien ministre français de la Culture du temps du Général de Gaulle, rapporte le récit d'une conversation avec le futur aumônier du Vercors. Cet entretien amical se déroule en 1940, dans l'odeur d'un village nocturne, et il porte sur ce que ce prêtre retient après des années de sacerdoce. La réponse lui est donnée après un long silence et pourrait se résumer ainsi : « Vous savez, il y a dans le monde beaucoup plus de souffrance que je ne l'imaginais. »<sup>1</sup>*

*Dans la récente déferlante des révélations d'abus sexuels commis sur des mineurs par des prêtres et religieux de l'Église catholique romaine, il y a une opacité qui nous affecte au plus haut point, qui bouleverse le cœur. C'est le silence des victimes de ces perversions qui, on le sait, et cela sans vouloir atténuer la gravité de telles dérives, n'ont pas seulement pour auteurs des prêtres, mais tout autant des personnes qui exercent des professions en relation avec des enfants. De sérieuses études montrent encore que plus de 90 % d'abus sur des mineurs se déroulent dans le cadre familial. Décidément, il y a dans notre monde beaucoup plus de souffrance que nous ne l'imaginons. Et, à l'évidence, les pédophiles sont à remettre à la justice civile.*

*A ces souffrances, et au-delà de toutes les discussions et commentaires sur le célibat des prêtres, il importe, au point où nous en sommes, d'éclairer d'autres zones de silence, celle des pédophiles eux-mêmes. Comment en sont-ils arrivés là ? Dans quelles conditions vivent-ils ? Quels liens ont-ils avec les autorités dont ils dépendent ? Qui s'occupe d'eux ? Il est, dans ce contexte affectif et sexuel, des silences qui pèsent lourd et qui sont inconsidérément entretenus par des responsables d'institutions. Il est essentiel et prioritaire de s'interroger sur la formation, sur l'accompagnement de ceux qui sont les auteurs de ces actes. Et, avant de parler de demande de pardon, on pourrait commencer par une reconnaissance des faits...*

*Il convient aussi de souligner les diverses étapes qui sont à franchir, clairement et courageusement, par ceux et celles qui, selon les circonstances et les responsabilités exercées, sont tenus informés de ces abus. Cet autre poids de silence, qui précède la mise en cause des auteurs d'abus, se révèle également lourd à porter. Dans certaines régions, dans certaines sphères professionnelles, dans des familles, c'est notoire, une loi du silence prime. Pour l'Eglise catholique romaine, on peut dire aujourd'hui qu'une autre voie s'est ouverte, celle de la reconnaissance publique de la réalité. Une telle étape, favorisée par les médias, gagnera à être suivie dans d'autres milieux. Il y a, en effet, beaucoup plus de souffrance dans le monde que nous ne l'imaginons...*

*Le silence qui pèse sur la « honte » secrète de tels actes nous incite à penser à un autre silence qui, en cette période, peut nous aider à surmonter ces dérives dont notre société, par nos passivités, porte une responsabilité. Il s'agit de la discrétion entretenue par nombre de chrétiens et de non-chrétiens qui entendent le cri des pauvres et s'en préoccupent. La publicité médiatique sur ces engagements auprès des exclus semble pour le moins modeste. Avec raison. La source profonde de ces manières de procéder est on ne peut plus claire : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire (...) En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25,35-40). Longue est la liste des secteurs de la société qui sont approchés par des laïcs et des prêtres : le monde de la santé, les personnes âgées, le milieu carcéral, les étrangers, les réfugiés, les exclus, les pauvres, les victimes d'abus, les pédophiles, les autorités institutionnelles, etc. Il est nécessaire de prendre conscience de la spécificité et du style de ces initiatives qui, souvent dans une perspective œcuménique et interreligieuse, s'inscrivent dans le droit-fil de la recherche de quelques chrétiens.<sup>2</sup> Ce chemin, qui rappelle le dynamisme de l'Eglise des premiers siècles, est le fruit d'interrogations sur la fécondité du témoignage de baptisés.*

**Louis Christiaens s.j.**



- 1 • **André Malraux**, *Antimémoires*, Gallimard, Paris 1967, p. 9.
- 2 • Le Forum diocésain 2010, qui aura lieu le 29 mai à Neuchâtel, a précisément pour thème la Diaconie, [www.forum-diocesain.ch](http://www.forum-diocesain.ch).

■ Info

### Style de vie des seniors

Mandaté par Connaissance 3, Dario Spini, directeur du Laboratoire des parcours de vie de l'Université de Lausanne, a dirigé une enquête sur les pratiques culturelles des seniors dans le canton de Vaud et sur leur participation dans la société.

Il en ressort que les seniors sont des gens très occupés (rencontres entre amis et la parenté, entretien du logement, activités physiques, lecture, activités culturelles, excursions). Près de 42 % des sondés déclarent même ne pas avoir assez de temps à disposition. Généralement en bonne santé, ils ont une envie marquée de participer à des activités d'épanouissement et de loisir. Ce sont aussi de grands lecteurs de journaux et de livres. La majorité des interrogés font en outre partie d'une ou plusieurs associations.

Curieux du monde dans lequel ils vivent, les seniors tiennent à s'adapter aux changements (technologiques, culturels, politiques, économiques, etc.), mais sans stress, car apprendre se marie pour eux avec plaisir. Quant à Internet, près des 75 % des sondés y recourent pour la recherche d'information et/ou l'échange de courriers électroniques. (com., réd.)

■ Info

### Amnesty International et l'OSAR

La section suisse d'Amnesty International (AI) est désormais membre de l'Organisation suisse d'aide aux réfugiés (OSAR). L'OSAR indique que par son engagement en faveur des réfugiés et des droits de l'homme, AI s'insère parfaitement dans sa ligne. (com.)

■ Info

### Devoir de vigilance des banques

Dans un communiqué publié le 14 avril, la Déclaration de Berne (DB) dénonce les grandes banques suisses et affirme qu'elles sont impliquées dans des violations des droits humains. « Travail forcé en Ouzbékistan, expulsions en Papouasie-Nouvelle-Guinée, déchets toxiques en Côte d'Ivoire : dans leur approche des droits humains, le Crédit Suisse (CS) et l'UBS ressemblent à des avions volant à l'aveugle, sans instruments de navigation et sans objectif clair », écrit la DB.

Le Crédit Suisse, par exemple, est impliqué dans le financement de l'exportation du coton d'Ouzbékistan, issu du travail forcé et du travail des enfants. De son côté, l'UBS finance une société exploitant une mine en Papouasie-Nouvelle-Guinée, pour laquelle des policiers armés ont déplacé les habitants des environs et mis le feu à leurs maisons.

La DB rappelle que John Ruggie, rapporteur spécial des Nations Unies sur les droits de l'homme et les sociétés transnationales, a montré que la plupart des entreprises n'ont mis en place aucune procédure prouvant qu'elles s'engagent avec sérieux pour le respect des droits humains. Cette procédure du « devoir de vigilance » (*Due Diligence*) est pourtant essentielle, a-t-il souligné. La DB demande donc au CS et à l'UBS de mettre en place une telle procédure, de développer des standards contraignants en matière de droits humains, et ce de manière ouverte et transparente. [www.banquesetdroitshumains.ch](http://www.banquesetdroitshumains.ch) (com./réd.)

■ Info

**Tanzanie : banque catholique**

La première banque commerciale catholique de Tanzanie, la Mkombozi Bank, a été inaugurée, fin mars, en présence de l'ex-président du pays, Ali Hassan Mwinyi. Celui-ci a relevé que plus on ouvrira de banques commerciales, plus il y aura d'opportunités de travail et de développement dans le pays. « Ce qui m'a le plus marqué, c'est l'affirmation que cette banque a été créée en utilisant les ressources des Tanzaniens, sans aide étrangère. »

La directrice de la banque, Edwina Lupembe, a souligné que la Mkombozi Bank, en plus des services bancaires normaux, offre également une éducation financière et d'entreprise à ses clients, afin de créer de petites sociétés. La banque entend proposer des prêts aux petits agriculteurs, pour aider la politique de réduction de la pauvreté dans les régions rurales lancée par le gouvernement. (Fides)

■ Info

**Art juif et chrétien**

Une exposition présentée au Museum of Biblical Art de New York, jusqu'au 30 mai, illustre la relation complexe qui existait entre chrétiens et juifs en Espagne, au Moyen-Age. Intitulée *Uneasy Communion : Jews, Christians, and the Altarpieces of Medieval Spain* (Une communion difficile : les juifs, les chrétiens et les retables de l'Espagne médiévale), l'exposition ne minimise pas les tensions qui existaient en Espagne et qui ont conduit à l'expulsion des juifs du pays, en 1492.

Cependant, selon les critiques d'art, le mérite de l'exposition est de rectifier l'idée reçue selon laquelle les juifs n'ont pas produit d'art au cours des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles et que les échanges entre juifs et chrétiens étaient minimes à cette époque. Au contraire, l'Espagne était une terre propice à la coopération inter-religieuse et même au dialogue.

L'un des thèmes-clés de l'exposition est l'idée de coexistence - *convivencia* - selon laquelle la créativité mutuelle des artistes chrétiens et juifs existait parallèlement à ce que l'exposition désigne comme « une friction, une rivalité et une suspicion mutuelles ». Artistes chrétiens et juifs travaillaient côte à côte dans des ateliers, afin de produire des œuvres religieuses pour les lieux de culte tant chrétiens que juifs. Des artisans chrétiens enluminaient des manuscrits hébreux, tandis que les juifs réalisaient des objets pour les églises.

Selon Vivian Mann, enseignante au Séminaire théologique juif de New York, les diverses œuvres démontrent que « le mélange des cultures est ce qui a donné une si grande vitalité à l'ensemble de la culture médiévale espagnole ».

(Apic)

■ Info

**Religions et communication**

Une conférence internationale sur la communication religieuse s'est tenue à Chicago, du 7 au 10 avril. Stewart Hoover, spécialiste de la religion et des médias à l'Université du Colorado, y a affirmé que non seulement les institutions religieuses se médiatisaient, mais qu'elles étaient confrontées au problème de la perte de leur autorité en partie à cause d'un « marché des symboles » alimenté par les médias.

Répondant à l'agence ENI, le professeur a expliqué que ces changements avaient des conséquences difficiles pour des institutions telles que les Eglises protestantes historiques non évangéliques et l'Eglise catholique romaine. « Nous parlons trop », a estimé Stewart Hoover, lui-même protestant, expliquant pourquoi les Eglises protestantes se sont mal adaptées au nouvel environnement. En ce qui concerne l'Eglise catholique, il existait déjà, selon lui, une lassitude et une suspicion vis-à-vis des institutions, qui ont contribué à la récente colère de l'opinion publique.

L'une des raisons de l'étiollement de la religion institutionnelle serait que « pendant trop longtemps, nous avons cru que notre position en tant que vecteur du message était importante. Or elle ne l'est pas. (...) Ce ne sont pas les religions qui sont en déclin, mais l'autorité. » *(Apic/réd.)*

---

## ■ Opinion

---

### Lettre aux évêques catholiques

*A l'occasion des 5 années de pontificat de Benoît XVI, le théologien Hans Küng a fait parvenir une lettre ouverte aux évêques catholiques du monde entier, publiée dans son intégralité en français sur le site Internet du journal Le Monde (17.04.10). Extraits.*

« (...) Le pape Benoît XVI semble de plus en plus isolé de la grande majorité du peuple chrétien, qui, de son côté, se préoccupe de moins en moins de Rome et, dans le meilleur des cas, s'identifie aux communautés et aux évêques locaux. Je sais que beaucoup d'évêques souffrent de cette situation : (...) des dizaines de milliers de prêtres se sont défroqués, depuis le concile, à cause de la règle du

célibat. La génération montante dans le clergé séculier (mais aussi régulier) souffre d'une baisse drastique de niveau quantitatif et qualitatif. Le clergé actuel est partagé entre résignation et frustration, et le phénomène atteint désormais les couches les plus militantes. (...) Et voilà qu'à tous ces facteurs de crise s'ajoute désormais le scandale des abus sexuels (...) Sur d'innombrables pasteurs des âmes et éducateurs irréprochables qui se dépensent sans compter, pèse désormais un soupçon collectif. C'est aux évêques qu'il revient de poser la question de ce qui doit advenir de leurs diocèses et de notre Eglise et de ce à quoi elle va ressembler dans dix ans.

(...) Je voudrais avancer six propositions dont je suis convaincu qu'elles recevraient le soutien de millions de catholiques qui n'ont actuellement pas voix au chapitre :

- *En finir avec la loi du silence* : en choisissant le silence, les évêques se rendent complices de dérives bien graves et nombreuses (...)

- *Prendre les réformes en main* : (...) Bien des accomplissements dans les paroisses et dans l'ensemble de l'Eglise sont mis en branle sur l'initiative d'individus ou de petits groupes. En tant que tels, les évêques doivent soutenir et encourager de telles initiatives (...)

- *Aller de l'avant collégialement* : le concile (...) a décrété la collégialité du pape et des évêques (...) Jusqu'à présent, en matière de liturgie, le pape agit en monarque absolu, et les évêques dont il aime à s'entourer sont comme des figurants, sans droit ni voix. Voilà pourquoi ceux-ci ne doivent pas seulement réagir au niveau individuel, mais entreprendre des actions en commun avec les autres prélats, prêtres, et tout le peuple qui constitue l'Eglise, hommes et femmes confondus.



- *La soumission totale n'est due qu'à Dieu seul* : (...)

- *Résoudre les problèmes au niveau local* : (...) un de ceux-là est celui du célibat (...) Un prêtre, qui après mûre réflexion, pense se marier ne devrait pas ipso facto être déchu de son ministère, surtout si son évêque et sa paroisse sont avec lui. Peut-être quelques conférences épiscopales pourraient-elles prendre les devants au niveau régional. Mais rien ne vaut une solution globale. C'est pourquoi :

- *Il faut exiger un concile* : (...) c'est la responsabilité des évêques d'en imposer la réunion, ou du moins de celle d'une assemblée épiscopale représentative.

**Hans Küng**

■ Info

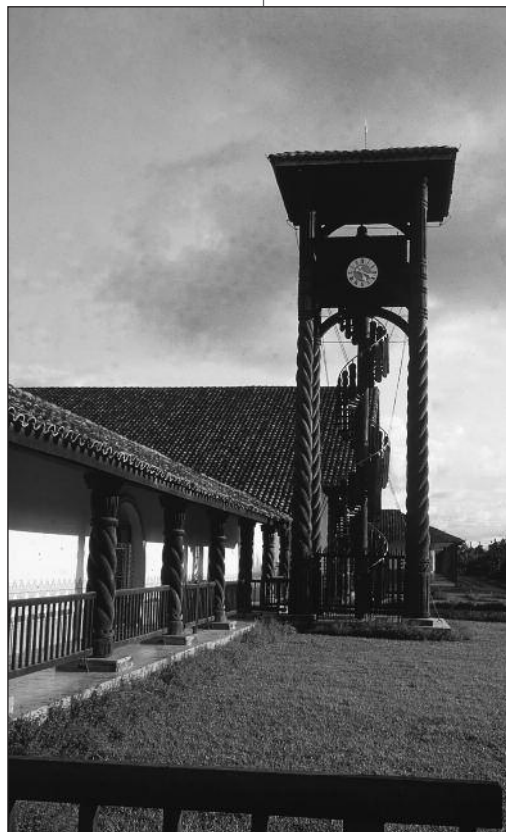
## Bolivie : Missions des jésuites

Une page marquante de l'histoire des missionnaires jésuites fut celle des *réductions* en Amérique latine. A partir de 1610 environ, ils créèrent des villages dans le but de sédentariser les Indiens nomades. La structure des Missions était presque toujours identique : une grande place carrée, avec une croix au centre ; d'un côté l'église avec la maison des Pères, le cimetière et les édifices publics, de l'autre, les magasins et les habitations des indigènes. Ces derniers y vécurent de l'agriculture, sur des terrains qui étaient la propriété publique. A certaines époques, on a compté une trentaine de *réductions* où vivaient quelque cent mille habitants, qui furent supprimées à cause de l'opposition de la couronne espagnole.

Les Missions des jésuites dans la province de Chiquitos, en Bolivie, sont les seules encore conservées et ouvertes au culte en Amérique du Sud. Construites entre 1691 et 1760, elles ont été déclarées en 1991 « Patrimoine culturel de l'humanité » par l'UNESCO.

L'architecture de leurs églises est baroque, avec des expressions de la créativité indigène, avec, comme points marquants, des peintures murales, des sculptures de bois, de grandes colonnes, de très beaux tableaux et des autels dorés. Ces églises ont été restaurées dans les années '60. Plus de 5000 compositions musicales ont en outre été conservées, qui sont devenues la plus grande collection de musique baroque indigène de l'Amérique du Sud. (Apic/Fides)

Mission de Concepción, Bolivie



# Avancer à tâtons, mais avancer

« On est drôlement mal équipé », me confiait dernièrement une femme travaillant dans le paramédical. Par « drôlement mal équipé », elle constatait combien nous sommes souvent désemparés devant les grands enjeux de l'existence, malgré tout ce qui peut être écrit sur la résilience. Comment rebondir après une séparation, une maladie ou un changement professionnel ? Comment orienter ses décisions ? En un mot, comment faire face à la vie ?

Quelques jours plus tard, alors que je montais à ski vers le col du Grand-Saint-Bernard, dans la tempête, les mots de cette femme me revinrent à l'esprit. Nous nous étions habillés pour le gros temps, mais la météo dépassait nos prévisions : les capuchons descendus sur nos visages pour nous protéger des bourrasques réduisaient notre champ de vision, qui n'était déjà que de quelques mètres. Occupés à réguler notre respiration, grimaçant sous le vent, nous avançons lentement en ne fixant que le bout de nos spatules. De temps à autre, nous jetions un coup d'œil vers l'avant pour contrôler notre direction, nous confiant à la connaissance du chemin de l'un d'entre nous et, au besoin, à la carte et à la boussole de l'autre.

Cette situation m'apparut comme une « parabole de la conduite de la vie » : avancer pas à pas, parfois un peu à l'aveugle, avec pour seuls repères ce que nous avons « devant le nez » et notre expérience. S'arrêter pour faire

le point aurait été l'idéal, mais nous aurions encore plus souffert du froid ; et pas d'instances extérieures auprès de qui chercher conseil ! Nous ne pouvions que tâtonner, essayer, recommencer. Et, à l'occasion, dévier et se retrouver en terrain plus incertain. Notre route vers l'antique hospice était bien ce jour-là à l'image de la vie.

Peu de nos questions trouvent en effet une réponse et nous n'avons pas toujours le temps de prendre du recul. Il nous manque toujours des informations pour étayer nos choix. Quant aux autres personnes, elles ne possèdent généralement pas toutes les qualités à la fois... C'est évident, nous sommes souvent un peu mal pris ! Les événements s'imposent à nous et nous avons rarement la solution idéale.

Pourtant, bien que mal outillés, nous relevons le défi, nous agissons, car nous pressentons que ce que nous faisons a un sens. Paradoxe qui élève notre regard vers le Mystère.

**Alain Decorzant s.j.**

# Quand l'Eglise est née

●●● **Ariel Álvarez Valdés**, *Santiago del Estero (Argentine)*  
Prêtre, professeur de saintes Ecritures au Grand séminaire  
et de théologie à l'Université catholique

L'humanité s'est couchée un soir sans christianisme, le lendemain, à son réveil, le christianisme était là. A quel moment cela s'est-il passé ? Certainement pas durant la vie de Jésus, qui, à sa mort, laissait derrière lui un groupe d'hommes apeurés qui se terraient, incapables de dire un mot sur ce qui s'était passé. Non plus à la résurrection de Jésus. Bien qu'il se soit « manifesté » vivant plusieurs fois à ses disciples, ils n'en restèrent pas moins effrayés, tristes, enfermés dans une chambre.

Quand donc est née l'Eglise chrétienne ? Le jour où l'Esprit saint est descendu sur les disciples de Jésus. Ce petit groupe d'hommes s'est alors transformé au point que, toute peur déposée, sortant du silence et de l'enfermement, il se mit à annoncer l'Evangile.

Mais à quel moment cet événement a-t-il eu lieu ? Le Nouveau Testament nous en donne deux versions différentes. La première dit que le Saint-Esprit est descendu le jour de la Pentecôte, c'est-à-dire cinquante jours après la résurrection de Jésus (*pentékonta*, en grec, signifie cinquante). C'est le récit des Actes des Apôtres, écrit par Luc : « Le jour de la Pentecôte étant arrivé, ils se trouvaient tous ensemble dans un même lieu, quand, tout à coup, vint du ciel un bruit tel que celui d'un violent coup de vent, qui remplit toute la maison où ils se tenaient. Ils virent apparaître des lan-

gues qu'on eût dites de feu ; elles se partageaient et il s'en posa une sur chacun d'eux. Tous furent alors remplis de l'Esprit saint et commencèrent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer » (Ac 2,1-4). C'est la version la plus connue, celle que l'Eglise a retenue dans sa liturgie et qu'elle célèbre chaque année, cinquante jours après Pâques.

Jean l'évangéliste propose, lui, une deuxième version, en expliquant que la venue du Saint-Esprit a eu lieu le jour-même de la résurrection de Jésus ! « Le soir, ce même jour, le premier de la semaine, et les portes étant closes, là où se trouvaient les disciples, par peur des Juifs, Jésus vint et se tint au milieu et il leur dit : "Paix à vous !" Ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie à la vue du Seigneur. Il leur dit alors, de nouveau : "Paix à vous ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie." Ayant dit cela, il souffla et leur dit : "Recevez l'Esprit saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus » (Jn 20,19-23).

Plusieurs théories ont été proposées pour expliquer ce double récit. Par exemple, qu'à Pâques, l'Esprit est descendu de manière provisoire, et à la Pentecôte de manière définitive. Ou bien

*Le christianisme est né le jour où le Saint-Esprit est descendu sur les Apôtres. A quel moment cela s'est-il produit exactement ? Le Nouveau Testament offre deux versions différentes de cet événement, celle de Luc et celle de Jean, relatives à deux théologies.*

qu'à Pâques, l'Esprit a été donné individuellement aux seuls Apôtres, et qu'à la Pentecôte, il est venu pour tout le monde. Des théories qui n'ont plus cours aujourd'hui. Nulle part l'Evangile de Jean ne laisse entendre que l'Esprit ait été donné de façon provisoire ou purement individuelle. Chez Jean, comme dans les Actes, l'Esprit descend sur les disciples définitivement, pleinement et totalement.

## La nouvelle création

Comment expliquer l'existence de deux récits ? La solution proposée actuellement par les biblistes est très simple : les deux auteurs rapportent le même événement - la descente du Saint-Esprit sur les disciples de Jésus - mais chacun à sa manière, selon sa propre visée et sa propre « théologie ».

Pour Jean, la mort et la résurrection de Jésus inaugurent une nouvelle création du monde. Comme si la première création, celle que raconte le livre de la Genèse en sept jours, était dépassée et

obsolète. La résurrection du Seigneur inaugurerait un nouveau monde, avec de nouvelles créatures. Pour que cette nouvelle création puisse fonctionner, il fallait que Dieu lui envoie son Esprit, comme à l'origine. C'est pourquoi Jean raconte que le Saint-Esprit est descendu le jour même de Pâques.

Les détails du récit de Jean font allusion à cette nouvelle création. Il commence par dire : « Le soir, ce même jour, le premier de la semaine », parce que c'est au soir du premier jour de la semaine que Dieu a créé le premier monde (Gn 1,1). Il fallait donc que la nouvelle création commence le même jour.

Jean dit que Jésus est apparu au milieu de ses disciples et qu'il les a salués en disant : « Paix à vous ! » Il est bien normal qu'on se salue quand on arrive. Pourquoi l'évangéliste a-t-il éprouvé le besoin de mentionner par deux fois une chose aussi obvie ? Parce que les prophètes avaient annoncé à Israël qu'à la fin des temps, la paix de Dieu descendrait sur eux. De fait, cette paix ne s'était jamais manifestée : tout au long de son histoire, Israël avait été continuellement persécuté et maltraité. Le double salut de Jésus annonçant la paix signifiait ainsi que les temps nouveaux étaient arrivés, que la nouvelle création tant attendue était réalisée.

Jean raconte que « les disciples furent remplis de joie à la vue du Seigneur ». Encore un détail significatif. Au moment de prendre congé de ses disciples, lors de la dernière cène, Jésus leur avait promis que la prochaine fois qu'ils le verraient, leur joie serait parfaite (Jn 15,11 ; 16,22-24). En disant que les disciples furent remplis de joie, Jean signifie qu'ils sont parvenus à la joie parfaite, rendue possible par une création nouvelle.

Jean rapporte que Jésus « souffla et leur dit : "Recevez l'Esprit saint" ». Cette curieuse manière de transmettre l'Esprit

La Pentecôte, cloître de Celas (Portugal)



rappelle la création du premier homme selon la Genèse. Comme Dieu avait donné la vie à Adam en soufflant sur lui (Gn 2,7), Jésus souffle sur ses disciples pour leur transmettre la vie de l'Esprit. Comme Dieu au début du monde, il inaugure une nouvelle création.

Puis il dit : « je vous envoie (prêcher) ». Nouveau détail insolite. Jusque-là, selon l'Évangile de Jean, Jésus n'avait jamais envoyé ses disciples prêcher, contrairement aux Évangiles de Matthieu, Marc et Luc qui mentionnent plusieurs missions. Pourquoi Jean raconte-t-il maintenant cet envoi des disciples ? Parce que, pour lui, les disciples ne sont capables de devenir des Apôtres, c'est-à-dire des envoyés, qu'après avoir reçu le Saint-Esprit, qui a fait d'eux des créatures nouvelles.

Finalement, Jean raconte que Jésus a dit à ses disciples : « Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis. » Le prophète Ezéchiel n'avait-il pas annoncé qu'un des signes des temps nouveaux serait que Dieu purifierait les hommes de leurs péchés (Ez 36,25-26), ce qu'aucun rite juif n'avait pu réaliser jusque-là ? En venant dans le monde, Jésus a apporté ce pouvoir de pardonner. Tandis que Matthieu raconte qu'il l'a transmis à ses disciples durant sa vie (Mt 16,16 ; 18,18), Jean retarde ce moment jusqu'à la venue de l'Esprit, pour souligner que c'est alors seulement que commence la nouvelle création.

Pour conclure : pour Jean, la venue du Saint-Esprit a eu lieu le jour même de Pâques, après la mort de Jésus, parce que le rôle de l'Esprit était de créer un monde nouveau, une humanité nouvelle, comme dans la Genèse. Du moment que la mort et la résurrection de Jésus avaient ouvert le chemin, il n'y avait pas de raison de retarder la venue du Saint-Esprit.

Bien plus, même l'Ascension de Jésus s'est produite pour Jean le dimanche de Pâques. Jésus le dit au cours de la cène : « Si je ne pars pas (au ciel), le Paraclet (l'Esprit saint) ne viendra pas sur vous. Mais si je m'en vais, je vous l'enverrai » (Jn 16,7). Ce qui veut dire que Jésus a dû monter au ciel pour que le Saint-Esprit descende le jour de Pâques. C'est pourquoi Jean place l'Ascension le jour de Pâques. Lorsqu'il apparaît à Marie de Magdala, « Jésus lui dit : "Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Mais va trouver mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu." » (Jn 20,17). Pour Jean, la résurrection, l'Ascension et la venue du Saint-Esprit ont eu lieu le même jour.

## La nouvelle Alliance

Luc professe une théologie différente de Jean. Pour lui, la venue du Saint-Esprit a eu lieu à la Pentecôte, à cause de la signification de cette fête pour les Juifs. A l'époque de Jésus, la Pentecôte était une fête qui rappelait l'arrivée des Hébreux au Sinaï. Après avoir échappé à l'esclavage d'Égypte et marché durant cinquante jours dans le désert (d'où le mot Pentecôte), ils avaient atteint le mont Sinaï pour y conclure une alliance avec Dieu. Les Tables de la Loi, descendues du ciel, avaient été transmises au peuple. C'est pourquoi, chaque année, les Juifs célébraient la descente de la Loi divine sur le Sinaï et l'Alliance conclue avec Dieu. Du coup, on comprend mieux le récit de Luc. Pour lui, l'Esprit saint est descendu le jour de la Pentecôte pour signifier la nouvelle Alliance. Les détails de son récit témoignent de cette intention.

Luc commence par dire : « Lorsque le jour de la Pentecôte fut accompli » (et non « étant arrivé » comme traduisent certaines bibles), expliquant par là que l'événement qu'il relate a « accompli » quelque chose qui n'était pas alors complètement achevé. En d'autres termes, que la Pentecôte, qui était jusqu'alors une fête imparfaite célébrée par les Juifs, arrivait à sa plénitude.

Détail significatif : Luc situe la Pentecôte « dans la chambre haute » d'une maison (Ac 1,13). Si l'on tient compte de l'exiguïté des maisons palestiniennes, on peut douter que la Pentecôte ait eu lieu dans l'une d'entre elles. Les 120 personnes que Luc mentionne n'y auraient pas tenu (Ac 1,15). Encore moins si, comme il le dit un peu plus loin, une immense multitude de témoins assistait à l'événement (Ac 2,5).

Historiquement, il est plus probable que l'événement a eu lieu dans le Temple de Jérusalem, à l'heure où les disciples y priaient. Mais Luc le situe dans la chambre haute d'une maison, parce que l'ancienne Alliance avait eu lieu sur une montagne. La nouvelle Alliance devait donc aussi se réaliser dans un lieu élevé. Luc transforme ainsi la salle des disciples en un nouveau Sinaï.

En plus des « langues de feu », Luc introduit dans son récit « un violent coup de vent », autre manière de faire allusion à l'Alliance du Sinaï. Le livre de l'Exode raconte que ce jour-là, le tonnerre, les éclairs et le feu du ciel s'abatirent sur le Sinaï (Ex 19). Il fallait bien retrouver les mêmes phénomènes ! A une différence près : alors qu'au pied du Sinaï seul le peuple d'Israël était rassemblé pour l'Alliance, toute une multitude se trouvait réunie dans la chambre haute, venue de toutes les parties du monde, car Dieu destinait la nouvelle Alliance à tous les peuples.

Autre différence entre la Pentecôte des Juifs et la nouvelle Pentecôte : alors qu'au Sinaï c'était les Tables de la Loi qui étaient descendues, à la Pentecôte chrétienne, c'est le Saint-Esprit. L'ancienne Alliance écrite sur la pierre et fondée sur la Loi est remplacée par la nouvelle Alliance, écrite dans les cœurs des croyants et fondée sur le Saint-Esprit.

Pour Luc, en descendant sur les disciples le jour de la Pentecôte, l'Esprit saint substituait à l'ancienne Alliance une nouvelle Alliance, définitive et éternelle, destinée à tous, ne se basant plus sur l'observance minutieuse des préceptes, mais sur la voix de l'Esprit du Seigneur qui parle au cœur de chaque croyant.

## La leçon de la Pentecôte

En résumé, pour Jean, celui qui reçoit l'Esprit est transformé en une nouvelle créature et ne peut revenir en arrière ; pour Luc, celui qui reçoit le Saint-Esprit n'obéit plus à d'autres voix qu'à celle de l'Esprit.

On ne connaît pas exactement le jour de la descente du Saint-Esprit et de la naissance de l'Église. Aussi, plutôt que de dire que l'Église est née le jour de la Pentecôte, il vaudrait mieux dire que la Pentecôte eut lieu le jour où l'Église est née. Du point de vue théologique, la Pentecôte ne se réduit pas à un jour de vingt-quatre heures, mais elle est une « situation historique » qui a débuté avec la résurrection de Jésus et qui durera jusqu'à la fin des temps. Durant ce laps de temps, chacun est invité à vivre sa propre Pentecôte, en se mettant à l'écoute de l'Esprit, en se transformant en une créature nouvelle. La Pentecôte, qui s'est levée il y a vingt siècles, n'est pas prête de se terminer.

A. Á. V.

Traduction : P. Emonet

# Confesseurs et défailnants

## Persécution des chrétiens au III<sup>e</sup> siècle

●●● **Attila Jakab**, Budapest  
Dr en histoire du christianisme

Malgré des persécutions sporadiques, limitées dans l'espace et dans le temps (près de deux siècles), le christianisme n'a pas cessé de se répandre dans le bassin méditerranéen dominé par Rome. C'était l'époque des martyrs, qui choisissaient davantage la mort (souvent atroce) à l'abjuration de la foi en Jésus-Christ. Vers la fin de cette période, en 197, Tertullien pouvait encore s'adresser aux autorités en écrivant : « Mais elles ne servent à rien, vos cruautés les plus raffinées. Elles sont plutôt un attrait pour notre secte [c'est-à-dire l'enseignement]. Nous devenons plus nombreux, chaque fois que vous nous moissonnez : c'est une semence que le sang des chrétiens ! »<sup>1</sup>

Il n'est donc nullement surprenant que, dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle, les communautés ecclésiastiques connurent une croissance et une expansion. Or, parallèlement à cette évolution, la ferveur de beaucoup de fidèles s'affaiblit. Bon nombre d'entre eux étaient davantage chrétiens par nom que par conviction. Origène (dans les années 240) se

lamentait déjà : « Il en est parmi nous dont la foi se borne à venir à l'église, à s'incliner devant les prêtres, à proposer leurs services, à honorer les serviteurs de Dieu, à contribuer à l'embellissement de l'autel et de l'église, mais qui ne se donnent aucun mal pour améliorer leur conduite, corriger leurs habitudes, dépouiller leurs vices, pratiquer la chasteté, maîtriser la colère, réprimer la cupidité ou réfréner l'envie, qui ne suppriment pas de leur langage les médisances, les bavardages, les bouffonneries indécentes et les critiques empoisonnées. »<sup>2</sup>

Cette mutation, survenue pendant la période des Sévères (193-235), se conjuga avec la généralisation de la citoyenneté romaine. Celle-ci fut accordée à l'immense majorité de la population de l'Empire par la *Constitution antonine* promulguée par Caracalla en 212. Outre sa portée juridique, l'édit impérial avait aussi une dimension religieuse : il comptait la plus grande partie des habitants de l'Empire au nombre des fidèles des dieux de Rome. Cette valorisation de la religion romaine cachait mal le déclin du système religieux traditionnel de l'Empire, illustré notamment par la progression du christianisme et des religions à mystère qui promettaient un salut personnel.

*Les crises de l'Empire romain furent à l'origine à la fois des persécutions contre les chrétiens et de l'expansion du christianisme ; du renforcement de l'organisation ecclésiastique des Eglises et de l'affaiblissement d'un christianisme de conviction.*

1 • Tertullien, *Apologétique* 50,13. Traduction de J.-P. Waltzing, Les Belles Lettres, Paris 1998, p. 229.

2 • Origène, *Hom. sur Josué* X,3. Traduction de A. Jaubert, Cerf, Paris 1960, p. 277.

Il n'empêche que la *Constitution antonine* jeta les germes de l'idée que « l'unanimité religieuse des sujets autour de la religion du souverain est indispensable à la cohésion de l'Etat ». <sup>3</sup> Ce principe constituera non seulement le fondement des persécutions généralisées à venir, mais aussi de la christianisation de l'Empire.

### Vers un christianisme de masse

Après l'assassinat de Sévère Alexandre (235), le monde romain entra dans une période de grande crise : instabilité du pouvoir, guerres, brigandage et piraterie, famines et épidémies, dévaluation de la monnaie, appauvrissement, individualisme, retour à la terre, pressions des « barbares » et des Perses sur les frontières, désarroi devant l'impuissance des dieux. On assista à « la décompo-

St Pierre conduit au supplice (sarcophage, Rome)



sition d'un système politique, social et économique et de son référentiel idéologique sous l'effet de forces internes et externes, [et à la] constitution tâtonnante et conflictuelle d'un nouveau système ». <sup>4</sup>

Deux empereurs, issus de l'ordre sénatorial, prirent des mesures énergiques visant la restauration religieuse et politique. L'Etat romain et l'Eglise entrèrent ainsi dans un conflit de type nouveau. Le premier empereur, Dèce (249-251), souhaitait renforcer la défense des frontières et rétablir l'ordre, la paix et la sécurité. Pour cela, « il prescrivait à tous les habitants de l'Empire de manifester leur piété envers les dieux de l'Empire en participant à un sacrifice, autrement dit de s'associer à une *supplicatio* générale pour le salut de l'Empire ». <sup>5</sup> L'accomplissement de ce devoir civique était contrôlé par des commissions locales.

On assista alors à un changement de paradigme : les défections furent importantes dans le rang des chrétiens, y compris parmi les clercs, au point que les défaillants furent plus nombreux que les martyrs et les confesseurs. Une question se posa de manière aiguë : que faire de tous ces « tombés » ? qui avait le droit de leur conférer la réconciliation et la réadmission dans la communauté ? Cette compétence revint finalement aux évêques (même défaillants), au détriment des confesseurs.

Après de vives discussions, ils choisirent d'accorder le pardon (après une pénitence variable selon la gravité de la faute),

- 3 • **Claude Lepelley**, « Les chrétiens et l'Empire romain », in **Luce Pietri** (éd.), *Le Nouveau Peuple (des origines à 250)*, Desclée, Paris 2000, p. 258.
- 4 • **Michel Roux** (éd.), *Etat et territoire en Europe de l'Est et en URSS*, L'Harmattan, Paris 1992, p. 8.
- 5 • **Pierre Maraval**, *Les persécutions des chrétiens durant les quatre premiers siècles*, Desclée, Paris 1992, p. 70.



ouvrant ainsi définitivement la voie au christianisme de masse. Depuis, toute l'histoire chrétienne est parsemée de tentatives répétées de mise en valeur d'un christianisme de conviction, aux exigences morales et spirituelles élevées. Pendant les années paisibles qui suivirent la persécution sous Dèce, les Eglises chrétiennes se renforcèrent et consolidèrent largement les liens qui les unissaient les unes aux autres. C'est dans ce nouveau contexte - et dans une atmosphère angoissée (offensives sur les frontières et problèmes internes) - que l'empereur Valérien attaqua de front l'organisation ecclésiastique (en 257-258), pour arrêter l'expansion du christianisme ; sans succès. La diversité des attitudes adoptées par les clercs (allant du martyr, par ex. Cyprien de Carthage, jusqu'à la collaboration) donnera lieu cependant à d'importantes controverses où les questions doctrinales se mêleront aux problèmes d'autorité.

## Renverser la vapeur

L'institution ecclésiastique a tiré profit de la crise de l'Empire. Elle est sortie renforcée des persécutions généralisées de Dèce et de Valérien (capturé par les Perses en 260). Qui plus est, au bout d'un peu plus d'un siècle le christianisme est même devenu la religion de l'Etat romain, dont il devait assurer la cohésion. L'Europe chrétienne s'est construite au fil du temps sur cette base mais, dans ce mariage de raison, le christianisme a perdu beaucoup de son dynamisme, de sa ferveur et de son attraction.

Aujourd'hui, le monde autrefois chrétien est en crise. L'Europe moderne, qui s'est bâtie en partie par la lutte contre l'Eglise catholique (et le christianisme), assiste avec impuissance (sinon en complice) au démantèlement des fondations de sa structure (famille, nation, Etat, partis politiques, Eglises chrétiennes dites traditionnelles ou historiques). Cela ne se fait certes plus dans un climat de persécution, mais plutôt à travers la généralisation de l'ignorance et de l'indifférence. Rien de surprenant à ce que les gens (très individualisés) soient à la recherche de nouvelles valeurs, identités et cohésions collectives, non pas tant sociales, que de groupes/groupuscules homogènes (et souvent exclusifs). La question se pose : le christianisme ne devrait-il pas faire en sens inverse le chemin parcouru au III<sup>e</sup> siècle ? A savoir : d'une organisation institutionnelle et hiérarchisée, revenir à un réseau de communautés vivantes ? Seul un christianisme de conviction, conjuguant à la fois les exigences morales et la force intellectuelle, peut rester « compétitif » sur le grand marché du religieux et éviter la marginalisation sociale. Un de ses concurrents, l'islam, ne propose-t-il pas, pour sa part, une nouvelle cohésion socio-politique, séduisante pour une partie des Européens ? « Les musulmans vivant en Europe, par-delà leurs différences ethniques et culturelles, et la diversité de leurs rites et de leurs appartenances aux différentes écoles jurisprudentielles, constituent, dans le cadre des valeurs fondamentales immuables de l'islam, une entité unie dans la fraternité islamique. »<sup>6</sup>

A. J.

6 • *Charte des musulmans d'Europe.*

# AD 2000, dix ans déjà !

## Et après ?

●●● **Xavier Lingg**, Genève  
Abbé, prêtre à la retraite

*Qui se souvient du 4 juin 2000 et de l'enthousiasme soulevé ce jour-là par le document présenté par Mgr Genoud, évêque de Lausanne, Genève, Fribourg et Neuchâtel ? Le souffle depuis paraît retombé. Xavier Lingg a mené une « enquête » auprès de paroissiens, confrères, pasteurs, etc. Le tableau est loin d'être idyllique, mais des réalisations concrètes et des pistes de réflexion se poursuivent à la base de l'Eglise.*

Lors d'une grande fête diocésaine, rassemblant 7000 fidèles à Forum Fribourg, le nouvel évêque Mgr Bernard Genoud présentait solennellement le fruit de trois ans de réflexion en petits groupes et en assemblées cantonales, échelonnées en cinq phases, avec des slogans enthousiastes et prometteurs : « Au cœur du monde, une Eglise centrée sur Jésus-Christ, fraternelle et coresponsable, attentive aux pauvres et aux exclus, en marche vers l'unité. »<sup>1</sup>

Quel programme ! Donner à notre Eglise un souffle nouveau ! Qu'elle soit une Eglise de proximité, attentive à la vie et aux besoins de chacun, aimante et aimable, porteuse d'espérance pour les jeunes générations. Le peuple de Dieu enthousiaste s'est engagé à faire route ensemble et a voulu courir le risque de l'espérance.

Mais l'évêque n'a pas pu « promulguer » ces documents, il n'a pu que les « présenter à ses fidèles » parce qu'ils n'ont pas de fondement canonique. Et il a été obligé de tempérer le travail des groupes de dialogue par des « notes » ajoutées à trois documents, destinées à les rendre « vaticano-compatibles ». Ce sont les documents sur l'œcuménisme, sur les divorcés remariés et sur les ministères pastoraux. Sans ces notes épiscopales, tout le travail du peuple de Dieu

aurait été voué à l'échec, dans notre Eglise souffrant d'un « centralisme romain » excessif. Or ces « notes » ne font que reprendre les déclarations du Synode 72... Cela signifierait-il qu'en 30 ans, aucun progrès ne s'est fait ? ou qu'on ignore délibérément les expériences tentées à la base ?

## Conseil pastoral diocésain

Le premier résultat, c'est la constitution d'un Conseil pastoral diocésain (CPaD). C'est la voix du peuple de Dieu auprès de l'évêque. Composé de 15 ou 16 membres délégués par les conseils pastoraux cantonaux, il voudrait être l'articulation entre ces conseils, le lien qui permettrait un aller-retour entre l'évêque et tous ceux qui sont actifs à la base. Encore faudrait-il qu'il soit vraiment représentatif, qu'il y ait une meilleure participation des diffé-

1 • Le 30 novembre 1997, Mgr Amédée Grab convoquait pour l'an 2000 une Assemblée diocésaine en ces termes : « Sans être un synode au sens canonique du terme, elle permettra de faire route ensemble jusqu'en l'an 2000. Nous voulons vivre ensemble une démarche d'Eglise, afin de donner à la vie de notre diocèse un souffle nouveau, un horizon d'espérance, un nouvel élan missionnaire. (...) » (n.d.l.r.)

rents milieux, des religieux, des jeunes, des services sociaux et des mouvements. Qu'on vive en « collégialité ». Mais la voix du peuple a de la peine à se faire entendre dans notre Eglise. Si 1300 signatures pour demander de surseoir à la suppression des absolutions collectives ne font pas le poids, alors à quoi sert le CPaD ? N'est-il qu'un conseil alibi ?

Parmi les dossiers qu'il traite, citons : la « planification pastorale », avec la mise en place des Unités et Equipes pastorales (UP et EP) ; la pastorale familiale, la préparation au mariage et l'accompagnement des divorcés remariés (ne pourrait-on pas imaginer de nouvelles voies ?) ; la formation permanente : les offres sont nombreuses et suscitent des groupes de personnes désireuses d'approfondir leur foi ; enfin, sa préoccupation actuelle est l'organisation du 3<sup>e</sup> Forum diocésain qui aura lieu le 29 mai, à Neuchâtel, sur le thème de la diaconie. « A la suite du Christ serviteur, l'Eglise ne peut être que servante. Son ministère est service fraternel, annonce d'une Bonne nouvelle pour les pauvres. Elle est appelée à cheminer avec chacun, à son rythme, prenant soin de sa croissance dans l'amour de Dieu et le service de ses frères. » Ce Forum est ouvert à tous. Puisse-t-il contribuer à susciter des types de diaconie permettant à l'Eglise de répondre, selon les termes du programme, aux « nouvelles formes d'aliénation qui détruisent l'humanité de nos communautés sociales ».

## Une Eglise de proximité

La création des Unités pastorales, s'il faut accepter qu'elle se fasse avec lenteur, fait craindre néanmoins pour la survie des communautés locales. Favorise-t-elle vraiment la proximité ? N'est-elle pas plutôt un facteur d'anonymat qui rend plus difficiles les contacts humains et fraternels ? On rêve de belles assemblées rassemblant les fidèles de plusieurs paroisses en un seul lieu... et on entend de « bons pratiquants » rétorquer : « Quand il n'y a pas de messe dans notre église, je m'en sens dispensé. » Des personnes, même fortement engagées dans leur paroisse, rechignent à prendre un engagement sur un territoire plus vaste. Des Equipes pastorales lancent des appels au secours pathétiques pour recruter, sans succès, des forces plus jeunes qui veuillent bien prendre la relève.

L'Eglise de proximité ne se trouve pas dans les structures ! La proximité se réalise dans de petits groupes animés d'un idéal commun qui se rencontrent pour prier, réfléchir ensemble et partager leur vécu. La proximité, je la ressens dans des groupes de catéchèse nouvelle, intergénérationnelle, où parents et enfants se plongent ensemble dans la Parole de Dieu. Des groupes de catéchèse d'adultes, de catéchuménat, de « recommençants ». Là, on apprend à « faire Eglise ». Cette proximité, je la vis concrètement dans des communautés linguistiques où l'eucharistie se prolonge en de vastes rencontres amicales, où on s'intéresse les uns aux autres, où on prend des nouvelles des absents, parce qu'on doit se serrer les coudes, conscients qu'on est minoritaires.

Depuis AD 2000, de nouvelles situations de pauvreté sont apparues. « Avant, c'était des paumés qui venaient au Caré,<sup>2</sup> maintenant, on y rencontre des cadres ! »

2 • Caritas Accueil Rencontres Echanges. Lieu de solidarité et d'entraide genevoise, subventionné par des institutions publiques et privées, qui offre la possibilité de recevoir un repas et des prestations sanitaires. (n.d.l.r.)

Les communautés religieuses, particulièrement les Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, Caritas et le Caré sont de merveilleux lieux de diaconie, des lieux d'accueil et d'écoute. Il existe des aumôneries pour les réfugiés et dans les prisons. Encore une fois, c'est à la base que se trouve le signe d'espérance. Mais le chrétien de la base, qui se voudrait proche des exclus, souffre de voir que son Eglise, à son tour, pratique l'exclusion. Ne serait-elle donc pas capable de proclamer sa foi et ses convictions sans prononcer des condamnations ou des excommunications ? Par exemple, défendre l'unité et l'indissolubilité du mariage, sans condamner les époux qui ont vécu un échec ; défendre la dignité de la vie, de la conception jusqu'à la mort naturelle, sans excommunier la fille qui a été acculée à l'avortement ou le malade incurable qui a demandé qu'on mette un terme à ses souffrances ; affirmer la valeur du célibat consacré, sans exclure du ministère sacerdotal des personnes qui n'ont pas vocation de célibataire ; témoigner de sa foi en l'eucharistie, sans jeter le discrédit sur les pratiques sacramentelles des Eglises sœurs d'autres confessions chrétiennes. Notre Eglise, mue par l'Esprit, aurait-elle l'audace de relever ce genre de défis ?

### Persévérer dans l'œcuménisme

L'œcuménisme n'est pas une option. C'est notre réponse à la prière suprême du Christ, la veille de sa mort : « Qu'ils soient UN. » Avant le « tour de vis » (comme disait un de mes amis pasteurs), on a vécu des rencontres et célébrations enthousiasmantes, dans un climat d'euphorie. Maintenant, des progrès très discrets se font dans des

aumôneries œcuméniques, aumôneries d'EMS, d'hôpitaux, d'aéroport, de requérants d'asile (là, c'est même inter-religieux). Un des lieux exceptionnellement favorables à une avancée œcuménique, c'est la pastorale des personnes handicapées où il est possible de vivre ensemble des expériences de foi, humblement à l'écoute les uns des autres, en se basant sur ce qu'il y a, chez chacun, de positif.

Il existe encore quelques groupes œcuméniques, des équipes de « foyers mixtes », des communautés de base où l'on se rejoint sur ce qui unit, plutôt que sur ce qui sépare. Ça bouge à la base ! Tout n'est pas visible, mais il faut être capable d'ouvrir les yeux pour voir ces réalités. On est des gens d'espérance, me disait un confrère.

### Divorcés et remariés

Le document 5 d'AD 2000 concerne l'attitude de l'Eglise à l'égard de ses membres qui ont vécu un échec dans leur vie de couple. Le divorce est une réalité, douloureuse mais bien réelle, de notre société. L'Eglise ne peut pas en faire abstraction. Elle ne peut pas continuer imperturbablement à s'en tenir à la doctrine du concile de Trente. Le phénomène touche même des couples croyants, voire très engagés en Eglise. J'ai en mémoire des cas précis de personnes candidates à des engagements bénévoles en Eglise, qui ont été refusées parce que divorcées.

Accueillir chaque personne là où elle en est, accepter de cheminer avec elle, reconnaître son vécu, l'accompagner et l'aider à progresser, pas à pas, à son rythme, n'est-ce pas cela la mission pastorale ? Ce n'est pas parce qu'ils ont fait une mauvaise expérience qu'ils n'auraient plus envie de poursuivre leur

route avec le Christ, qu'ils n'auraient plus faim du pain de Vie ! Le rôle du pasteur est de prendre en compte chaque situation particulière.

Il conviendrait aussi de repenser toute la théologie du mariage. Pourquoi imposer le sacrement à des gens qui ne veulent qu'une jolie cérémonie ? Certains, bien que baptisés, se déclarent non croyants. Pourquoi leur demander d'entrer en mariage comme on entrerait en religion ? D'autres hésitent à signer l'une ou l'autre des « conditions essentielles » d'unité, de fidélité, d'indissolubilité ou de fécondité. Peut-être qu'une simple bénédiction (un sacramental) suffirait. Ils se sentiraient reconus dans leur vécu, l'Eglise ne les aurait pas rejetés. Une porte leur resterait ouverte.

## Forces pastorales et ministères

« Il y a dans l'Eglise diversité de ministères. » Chaque baptisé a été consacré pour participer à la fonction sacerdotale, prophétique et royale du Christ. Beaucoup le font, bien réellement. Pensons aux catéchistes, aux animateurs pastoraux, aux responsables de mouvements ou d'aumôneries. Le peuple de Dieu est vivant. Merci, mon Dieu. Mais il reste que ce peuple a besoin des ministères ordonnés.

« L'Eglise fait l'eucharistie et l'eucharistie fait l'Eglise. » Y croyez-vous ? Si c'est oui, alors il faut donner aux communautés les ministères dont elles ont besoin. Pourquoi devraient-ils absolument être célibataires de sexe masculin ? Ça fait des années qu'on parle de *viriprobat*, mais leur dossier reste soigneusement classé. Et il y a des prêtres qui ont quitté le ministère et aimeraient retrouver une place dans l'Eglise qui n'en

veut pas. Pourtant, au jour de leur ordination, on leur avait dit : « Tu es *sacerdos in aeternum*. »

Aujourd'hui, on parle de revaloriser le diaconat. Les diacres ont été donnés à l'Eglise pour être au service des pauvres. Rôle plus que jamais nécessaire. Et la place des femmes dans l'Eglise ? De plus en plus de femmes se trouvent à des postes importants en Eglise. A Genève, nous avons même une « déléguée épiscopale ». Mais l'ordination des femmes au diaconat, si ce n'est à la prêtrise, n'est pas encore mûre. Et pourtant, elle a été demandée à AD 2000.

X. L.

église

## Des équipes de dialogue

Le peuple de Dieu s'était mobilisé pour préparer AD 2000. Un peu partout des groupes de dialogue ont vu le jour. Une fois la fête terminée, la plupart se sont dispersés. Certains néanmoins ont persévéré. C'est le cas d'un groupe d'une dizaine d'hommes et de femmes à Fribourg, différents par leurs vocations, leurs sensibilités, leurs âges, leurs provenances linguistiques, leurs engagements dans l'Eglise. Pendant quatre ans, à la lumière des documents d'AD 2000, ils ont partagé leurs constats, leurs regrets, leurs bonheurs. Ils ont inventorié les signes d'espoir et d'ouverture pastorale sur quatre thèmes d'AD 2000 : « Une Eglise de proximité », « Présence au monde et diaconie », « Liturgie et vie religieuse », « Ministères et charismes ». Ils nous livrent le fruit de leur réflexion dans une petite brochure intitulée : *Voici que je fais un monde nouveau : il germe déjà, ne le voyez-vous pas ?*

Cette brochure peut être obtenue au Secrétariat de l'Unité pastorale Notre-Dame de Compassion, rue du Marché 32, 1630 Bulle. [floraison2010@upcompassion.ch](mailto:floraison2010@upcompassion.ch).

# Exégèse du Coran

●●● **Thierry Schelling**, Puteaux (F)  
Prêtre, spécialiste de l'Islam

*A partir du X<sup>e</sup> siècle, l'exégèse du Coran a été dominée par l'ash'arisme, figeant l'interprétation du Livre en un exercice d'apprentissage et de répétition des anciens. Des chercheurs tentent cependant aujourd'hui d'innover en la matière. Quels échos rencontrent-ils ?*

Interpréter le Coran est toujours délicat, tant dans sa forme que sur le fond : qui feuillette ses pages est vite déconcerté par l'étrangeté stylistique et sémantique (redondances, idiomes...) de ce qui semble être à mi-chemin entre la prose et la poésie. Il conviendrait d'ailleurs de le lire en arabe car toute traduction est considérée comme interprétation et donc infidèle (*traduttore traditore*).

Plus encore : pour l'islam, le Coran n'est pas juste un écrit à caractère religieux, ni même un texte inspiré (comme pour la Bible des juifs et des chrétiens), mais *du* Texte divin, dicté *verbatim* par Dieu au prophète Muhammed. Ce « livre [est] originel » et se trouve « auprès de Dieu » (Coran 13,38-39) de toute éternité. C'est donc un texte *intrinsèquement* sacré (dans le sens d'opposé à profane), qu'on ne pose pas à même le sol et qu'on vénère non sans s'être purifié avant d'en tourner les pages ! « Dieu s'est fait Livre » et à ce titre l'islam est la religion du Livre par excellence.

Le Coran, « éternel et incréé » - comme Dieu, en somme -, est ainsi traité depuis le X<sup>e</sup> siècle. Un courant d'exégèse traditionaliste, le hanbalisme (et son corollaire en théologie, l'ash'arisme) prévalut à cette époque sur celui, plus rationaliste, des mu'tazilites et autres théologiens hanafistes. Depuis, l'effort commun de réflexion ainsi que le libre-arbitre personnel ont été sclérosés.

Avant cette date, l'exégèse coranique profitait d'une grande liberté de recherche, usant notamment - vu la beauté

« inimitable » du texte arabe, selon d'aucuns - des sciences de la linguistique. La philosophie et le recours aux références bibliques faisaient également partie des outils d'analyse. Devant la pluralité des conclusions, la tâche des savants consistait à faire l'effort de réflexion nécessaire (appelé *idjtihâd* en arabe) pour atteindre l'unanimité sur tel ou tel sujet. Une méthode fortement développée et nommée le *qiyâs* (raisonnement analogique) permettait d'actualiser des préceptes coraniques aux contingences de leur époque. L'opinion personnelle - ou *ra'y* - était une catégorie de décision juridique là où le Coran et les *hadîths* (les récits innombrables des faits, gestes et dires de Muhammad) se taisaient. En d'autres termes, l'individu accrédité (un juge, par exemple) pouvait prendre des décisions selon ce qui lui semblait raisonnable. On imagine le foisonnement d'idées !

## Pour l'homme moderne

Aujourd'hui, nombre d'exégètes s'attellent à nouveau à comprendre le Coran en écho à la vie actuelle, en Orient comme en Occident. On observe - et notamment sur Internet, grand rival des muftis d'universités ! - une polysémie de décrets législatifs, parfois même contradictoires. Mais leur poids au sein de la communauté musulmane mondiale reste faible car cette dernière ne présente aucune hiérarchie supranationale et fédé-

rative qui s'en ferait l'organisatrice, voire l'exécutrice. D'ailleurs, ces chercheurs ne se trouvent pas seulement parmi les musulmans. Des institutions chrétiennes présentent elles aussi l'exégèse coranique (PISAI à Rome...).

Quel est l'impact de ces initiatives dans le monde musulman ? En France, par exemple, Malek Chebel,<sup>1</sup> Hassen Chalghoumy<sup>2</sup> (affaire de Drancy) ou Abdenour Bidar<sup>3</sup> ne font guère l'unanimité auprès des leurs quant à leur relecture du Coran. Et il est un événement qui tend à tomber dans l'oubli : pour la première fois, en octobre 2007, 138 clercs et érudits musulmans, provenant de 45 pays, se sont adressés aux leaders de toutes les Églises chrétiennes, dans une lettre intitulée *A Common Word*.<sup>4</sup> Sur la base des textes bibliques et coraniques, ils ont déclaré leur consensus sur ce qui les unit théologiquement face aux chrétiens et qui se résume dans l'amour de Dieu et l'amour du prochain. L'exploit ? Que des musulmans usent de la Bible comme texte-référence, alors que la Bible est considérée comme trafiquée ! A quand la réciprocité de la part d'un groupe de chrétiens se prononçant sur telle ou telle convergence sur la base de leur exploitation du texte coranique... sans risquer la récusation, voire l'ire des destinataires ?

Le climat politique, la modernité des moyens de communications d'un institut, la situation économico-sociale d'un pays déterminent, de près ou de loin, la liberté de recherche et l'élasticité intellectuelle des exégètes musulmans. Ce statu quo ressemble à celui présent dans l'Église catholique-romaine à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le catholicisme sous Léon XIII (cf. l'encyclique *Providentissimus Deus*, 1893) résistait à l'émergence de l'exégèse critique de la Bible. Pie XII, cinquante plus tard, (*Divino Afflante Spiritu*, 1943) l'ouvrit prudemment aux nouvelles sciences interprétatives « pour adapter les études bibliques aux besoins de l'heure » (n° 48).

Peut-être manque-t-il aux plus d'un milliard de musulmans une voix « à autorité universelle » pour permettre officiellement cette mise à jour, appelée (et déjà bien avancée localement parfois) par nombre d'intellectuels, mais qui concerne encore peu l'homme affairé de la rue ? (R)établir un conseil mondial de savants pour reprendre l'*idjtihâd* et incarner ainsi le dialogue entre le Coran pérenne et la vie quotidienne changeante ? Ouvrir systématiquement les écoles de théologie musulmane à la recherche moderne, tout en transmettant le dépôt exégétique classique ? Aux intéressés de répondre.

**Th. Sch.**

- 1 • Anthropologue des religions et philosophe algérien, créateur de l'expression *l'Islam des Lumières* (2004). (n.d.l.r.)
- 2 • Imam de la mosquée de Drancy, accusé d'apostasie par certains de ses coreligionnaires à cause de son interprétation de l'islam dans la vie pratique.
- 3 • Auteur notamment de *L'islam sans soumission : pour un existentialisme musulman*, Albin Michel, Paris 2008, 288 p., et de *Un islam pour notre temps*, Seuil, Paris 2004, 128 p. Vous trouverez un article de lui sur le site de Trilogies : <http://www.trilogies.org/spip.php?article127> (n.d.l.r.)
- 4 • <http://www.acommonword.com/>

# Un chrétien face au Coran

## L'Iran honore un érudit surprenant

●●● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (USA)

*En 2009, le Ministère de la culture de la République islamique d'Iran a décerné son Prix international du livre de l'année à « Le Banquet : une lecture de la sourate Al Mâ'ida »,<sup>1</sup> de Michel Cuypers. Ce religieux catholique a appliqué les règles de la rhétorique sémitique, qui régissent également les textes bibliques, à cette sourate embrouillée qui traite notamment des relations entre les religions du Livre. Un pas dans le dialogue théologique interreligieux.*

Michel Cuypers a été invité à Téhéran pour recevoir des mains du président Mahmoud Ahmadinejad en personne le Prix international du livre de l'année. On lui demanda ensuite de présenter son travail lors de plusieurs séances académiques à Téhéran et à Qom (le plus important centre universitaire chiite). Il réussit à conquérir l'auditoire, de prime abord assez sceptique. On l'invita même à donner une conférence aux étudiants d'un séminaire (ce que son calendrier ne permit pas de réaliser).

L'ironie, c'est que Michel Cuypers, un catholique belge, membre des Petits Frères de Jésus, avait été expulsé d'Iran en 1986 ! Il avait d'abord travaillé, avec d'autres Frères, à Tabriz, dans une léproserie gérée par le Ministère de la santé. Après avoir achevé sa formation théologique en France, sa congrégation lui demanda de lancer une nouvelle fondation à Téhéran. Il étudia alors le persan, la religion et la culture iraniennes à l'Université de Téhéran, ce qui se termina, peu après la révolution islamique, par un doctorat en littérature persane moderne.

Mais le gouvernement belge expulsa un jour quelques étudiants iraniens, à la suite de quoi l'Iran renvoya, en représailles, deux citoyens belges. L'un des deux était Cuypers. Celui-ci s'orienta alors vers l'Égypte, où il apprit l'arabe,

puis obtint un poste à l'Institut d'études orientales, dirigé par les dominicains (IDEO). Lorsque le directeur de l'Institut s'aperçut que Cuypers était doué pour l'analyse littéraire des textes, il l'encouragea à exercer ce talent sur le Coran. Et voila comment un Petit Frère, qui ne désirait rien tant que de vivre avec les pauvres, devint un spécialiste du Coran.

### Analyse rhétorique

C'est alors que Cuypers prit connaissance des ouvrages du Père jésuite Roland Meynet, un spécialiste en « analyse rhétorique ou structurelle » de la Bible. Cuypers lui envoya le manuscrit d'un article où il analysait plusieurs sourates. Il était persuadé que l'on pouvait discerner dans la composition du Coran la même mentalité sémitique qui était à l'œuvre dans la Bible.

La méthode appliquée par Meynet à l'étude de la Bible, et par Cuypers à celle du Coran, diffère de la critique historique couramment utilisée. Elle prend les textes tels qu'ils nous sont parvenus dans leur forme canonique, mais cherche à en

1 • Lethielleux, Paris 2007, 460 p. Ce livre a depuis été traduit en anglais.



découvrir la structure interne (la « rhétorique structurelle ») qui organise et relie les diverses parties du texte.

Meynet et Cuypers partent d'une prémisse commune : la Bible et le Coran, œuvres sémitiques, procèdent d'une logique très différente de celle que l'on trouve dans les textes grecs ou latins. Se familiariser avec cette logique est indispensable pour quiconque désire les déchiffrer.

A première vue, le Coran semble être une collection de fragments qui se suivent sans logique apparente. On pourrait d'ailleurs dire exactement la même chose de certains livres de la Bible. Les prophètes, par exemple, annoncent souvent dans un même souffle des promesses exaltantes de gloire et un destin des plus tragiques. La Torah juxtapose récits, lois et prescriptions, exhortations, menaces, etc.

La thèse de Meynet, c'est que ces juxtapositions sont en fait cohérentes, mais d'une cohérence différente de celle à laquelle la tradition gréco-latine nous a habitués. Et c'est précisément aussi la thèse de Cuypers au sujet du Coran. En appliquant au texte les règles de la rhétorique sémitique, il réussit à en faire ressortir la subtile complexité, la beauté et la cohérence. La technicité de la méthode utilisée par Cuypers peut déconcerter au premier abord nos esprits occidentaux. Mais ses conclusions sont lumineuses.

## Vision originale

Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, des savants occidentaux non musulmans ont appliqué à l'étude du Coran des techniques scientifiques modernes : critique historique et littéraire, linguistique, etc. Mais leurs recherches sont généralement rejetées par les musulmans, non seule-

ment à cause de leur modernité mais aussi en raison de leur résonance souvent polémique. A leur rencontre, Cuypers réussit à appliquer sa méthode avec discernement et respect. Son livre est centré sur une seule sourate, mais une sourate qui pose nombre de difficultés d'interprétation, même pour les érudits musulmans.

Les musulmans tendent à analyser le Coran verset par verset, sans tenir compte de leur contexte littéraire immédiat et sans analyser les rapports réciproques qui pourraient exister entre les versets.

Pour résoudre les contradictions apparentes, les commentateurs ont traditionnellement recours à un verset du Coran (sourate 2, v. 106) où Dieu déclare qu'il n'abroge un verset que pour en communiquer un autre plus parfait encore. Ce qui permet aux commentateurs de privilégier les versets les plus restrictifs et rigoureux au détriment de versets plus ouverts et plus modérés qu'ils considèrent comme « abrogés »... Or Cuypers démontre que le fameux verset en question se rapporte en fait à des versets de la Bible et non pas du Coran !

La sourate analysée par Cuypers, la sourate *Al Mâ'ida*, discute, entre autres, des relations entre musulmans, juifs et chrétiens. Elle se réfère souvent à l'Alliance juive, fait allusion au livre des Nombres et au Deutéronome, et conclut sur une invitation par Jésus à un banquet céleste. Cette cinquième sourate traite parfois les « Gens du Livre » (juifs et chrétiens) comme des ennemis de l'islam. Mais ailleurs, dans la même sourate, cette hostilité ne semble viser que ceux qui ont été infidèles aux enseignements de Moïse, des prophètes ou de Jésus. Pour des raisons historiques, les versets qui interdisent toute alliance des musulmans avec les juifs ou les chré-

tiens sont considérés par certains comme définitifs. Cuypers démontre que la composition du texte souligne au contraire les valeurs universalistes de l'islam.

La scène énigmatique du banquet - où Jésus demande de faire descendre « une nourriture venant du ciel pour que festoient les premiers d'entre nous avec les derniers d'entre nous » (5,114) - correspond textuellement à un segment du début de la même sourate (5,3) où Dieu déclare : « Aujourd'hui j'ai accompli pour vous votre religion et j'ai parfait pour vous mon bienfait. » Ces deux versets qui apparaissent en symétrie, l'un au début, l'autre à la fin de la sourate, sont « fondamentaux ». Bien que les chrétiens soient encouragés à rejoindre l'alliance islamique, Dieu déclare que les trois religions du Livre sont destinées à coexister.

A l'aide de son analyse rhétorique, Cuypers montre donc que l'une des intentions centrales de cette sourate est d'affirmer que Dieu permet l'existence des trois religions : islam, judaïsme et christianisme. S'il l'avait désiré, Dieu en aurait fait une communauté unique, mais, dans sa sagesse infinie, il en a décidé autrement, afin qu'elles « puissent se surpasser l'une l'autre en actions bonnes » (5,48).

## Bénéfique pluralité religieuse

Bien qu'il n'ait pas été remarqué par les médias occidentaux, le prix reçu par Cuypers est de grande portée - dirais-je même prophétique ? Le fait que le haut clergé iranien ait accepté non seulement d'écouter ce que Cuypers avait à dire, mais encore se soit montré prêt à apprendre quelque chose de lui, va à

l'encontre de nos stéréotypes au sujet de l'Iran et du monde musulman en général.

Bien entendu, ce prix n'annonce pas une nouvelle ère dans les relations islamo-chrétiennes ! L'islam englobe une multitude de tendances non seulement différentes, mais même parfois antagonistes (pour certains, le geste de Téhéran toucherait au blasphème). Cependant, ce prix manifeste une vitalité et une ouverture certaines d'intellectuels iraniens et augure une possibilité accrue de dialogue. Après tout, c'est au contact de l'islam, de son intuition de la sainteté absolue de Dieu, de son sens communautaire et de son hospitalité extraordinairement généreuse que des chrétiens comme Louis Massignon et Charles de Foucauld<sup>2</sup> furent amenés à mieux apprécier ces valeurs au cœur de leur propre tradition.

Dans son livre, *Entrez dans l'espérance*, Jean Paul II déclare, à propos des désaccords entre chrétiens : « Pourquoi l'Esprit saint a-t-il permis toutes ces divisions ? (...) ne vont-elles finalement pas permettre à l'Eglise de découvrir la multiplicité des richesses contenues dans l'Evangile et dans la Rédemption du Christ ? »<sup>3</sup> Ne pourrait-on pas dire la même chose du dialogue interreligieux ? Dans ce cas, il coïnciderait avec le message de la cinquième sourate.

J. R.

2 • Cf. Pierre Sourisseau, « Aujourd'hui Charles de Foucauld », in *choisir* n° 602, février 2010, pp. 9-13. (n.d.l.r.)

3 • Avec la collaboration de Vittorio Messori, Plon, Paris 1994, pp. 229-230. (n.d.l.r.)

# Dieu, un service public ?

## Les émissions religieuses à la RTS

●●● **Bernard Litzler**, Lausanne

Directeur du Centre catholique de radio et télévision

La *Radio suisse romande (RSR)* et la *Télévision suisse romande (TSR)*, regroupées depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2010 sous la bannière de la *Radio Télévision Suisse (RTS)*, offrent un exemple rare d'intégration des chrétiens dans le service public. Les collaborateurs du Centre catholique de radio et télévision (CCRT) et de l'Office protestant des médias (Médias-Pro OPM), responsables des émissions religieuses, travaillent directement dans les locaux de la *RSR* et de la *TSR*, respectivement à Lausanne et à Genève. Ils travaillent dans et pour les chaînes publiques, sans être rémunérés par elles... Ils collaborent étroitement avec les directions et le personnel de l'audiovisuel public, mais gardent leur autonomie rédactionnelle.

### Un peu d'histoire

Les débuts des émissions religieuses coïncident avec ceux de la radiodiffusion dans les années '20. Le culte protestant (première retransmission le 18 mai 1923, de l'aéroport de Cointrin) et des « causeries catholiques » font très tôt partie des programmes de *Radio-Genève* et de *Radio-Lausanne*. La pre-

mière messe de minuit radiodiffusée - événement exceptionnel à l'époque - date de 1928.

Pionniers, les cultes protestants s'invitent sur les ondes chaque semaine, sur les deux canaux lémaniques. Côté catholique, des réticences se manifestent : des célébrations radiodiffusées hebdomadairement videraient les églises. On en reste donc au « culte catholique en studio », c'est-à-dire à la diffusion d'homélies.

Les obstacles seront vaincus sous l'influence de Mgr Marius Besson, évêque du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg. La régularité de la messe radio s'installe à partir du 5 mai 1940, un service qui dure jusqu'à ce jour. La boîte à images (la TV romande est née en 1953) complète l'offre : le premier culte télévisé (à la cathédrale St-Pierre de Genève) date de 1954, la première messe (de Romont) de 1955.

De cette époque pionnière émergent les noms des pasteurs Raoul Dardel et Robert Stahler et de Mgr Jacques Haas. Ce dernier lance en juin 1957 un manifeste appelant les catholiques romands à soutenir la fondation du Centre catholique de radio et télévision, créé en 1958. Il en sera le premier directeur. Protestants et catholiques vont entamer une coopération fructueuse avec le pasteur

*L'adoption de l'initiative anti-minarets n'a pas fini de faire parler d'elle. En filigrane de cette votation s'inscrit la problématique de la place de Dieu dans une société déchristianisée. Question que l'on retrouve dans le cadre du Dimanche des médias (16 mai). Paradoxalement, les chaînes suisses romandes de service public proposent une vraie offre d'émissions religieuses. Un luxe ou une manière d'intégrer les religions dans l'espace public ?*

Philippe Zeissig, premier directeur du Service protestant de radio à Lausanne, et l'abbé Georges Juvet. Ces deux amis sont à l'origine d'un moment-clé de la collaboration Radio-Eglises, la fameuse *Minute œcuménique* créée lors de l'Exposition nationale de 1964. Au CCRT, Mgr Haas, décédé en 1973, est suivi par l'abbé André Babel, auquel succède en 1988 un journaliste laïc, André Kolly. Aujourd'hui, l'Office protestant des médias, devenu Médias-Pro en 2008, et le CCRT continuent d'animer ensemble la scène religieuse sur les ondes publiques. Leurs champs d'intervention restent variés : messes et cultes (tous les dimanches à la radio, une quinzaine d'offices par an pour chaque confession à la TV), information religieuse (*Juste ciel, Hautes fréquences, A vue d'esprit*), débats (*Faut pas croire*) et documentaires (*Dieu sait quoi*). Cette présence active - près de quatre-vingts ans sur les chaînes de radio et TV romandes - est stimulée par le soutien financier des Eglises.<sup>1</sup>



## Religion et culture

La législation suisse en matière de radio et télévision a accompagné l'insertion des émissions religieuses. Dès 1931, sous la rubrique *Emissions admises*, l'article 10 de la concession spécifie : « Sont admis à l'émission les conférences, les cultes des Eglises nationales, les causeries, les interviews et les cours d'instruction. » Les autorités ont donc favorisé la présence des confessions protestante et catholique dès les années '20 à la radio, puis dans les années '50 à la télévision.

Peu ou prou, cet équilibre n'a pas été remis fondamentalement en cause. Jusqu'en 1987, la concession octroyée à la Société suisse de radiodiffusion, la SSR, demande que les programmes défendent et développent « les valeurs culturelles du pays » et qu'ils contribuent « à la formation spirituelle, morale, religieuse, civique et artistique du public » (art. 4). En 1987, la religion disparaît curieusement du texte de la concession. Elle est englobée dans la culture. Mais elle fait son retour lors de la dernière révision de la concession, le 28 novembre 2007. Le Conseil fédéral demande alors à la SSR de promouvoir « la compréhension, la cohésion et l'échange entre les différentes régions du pays, les communautés linguistiques, les cultures, les religions et les groupes sociaux » (art. 2, al. 2). Dans ses explications, le Département fédéral chargé de la communication (DETEC) précise : « La religion en tant que partie intégrante de la culture est mentionnée séparément dans le mandat en matière de

1 • Le CCRT et Médias-Pro sont principalement financés par les Eglises catholique et protestantes de Suisse. Autres sources de financement : les dons de particuliers et des prestations fournies à la RSR et à la TSR.

programme. Par conséquent, le mandat de la SSR porte aussi sur *la cohésion et sur l'échange entre les religions*. » En fait, la concession de 2007 n'a été révisée qu'après consultation de différents organes, dont la Conférence des évêques suisses (CES) : « La religion doit clairement être mentionnée dans la concession », ont demandé les prélats. Un avis contraire au projet du DETEC qui s'en tenait à la version précédente, intégrant la religion dans le domaine culturel... « Dans l'espace public helvétique, les thèmes religieux ont clairement pris plus d'importance qu'il y a dix ou vingt ans », a fait remarquer la CES aux autorités fédérales. Donc acte !

Voilà pour le cadre général. Des conventions séparées vont régler, en particulier, les rapports entre la SSR et ses partenaires chrétiens. Pour exemple, celle du 20 décembre 1994, soumise par la RSR aux services protestant et catholique, précise : « Ces services travaillent en collaboration œcuménique et prêtent leur concours à l'expression d'autres religions » (art. 3). Les partenaires chrétiens de la radio publique sont tenus de travailler ensemble et de s'intéresser à l'interreligieux... Bel exemple d'interactivité entre une radio de service public et des services considérés comme membres à part entière de la communauté radiophonique.

La collaboration va même plus loin puisque la RSR leur demande « d'apporter (...) la collaboration active de leurs Eglises respectives et de faire valoir auprès d'elles les intérêts de la RSR » (art. 2) : en clair, les services concernés vont plaider la cause de la radio publique auprès de leurs Eglises ! Par ailleurs, les directions de la radio et de la TV

sont consultées avant la nomination de nouveaux directeurs respectifs de Médias-Pro ou du CCRT, ainsi que pour l'engagement des collaborateurs des émissions religieuses.

## France, Belgique, Allemagne

La situation de la Suisse romande est-elle exceptionnelle ? En la comparant avec l'Allemagne, la France ou la Belgique, force est de constater que Dieu n'a pas partout la même place sur les chaînes publiques.

En France, radio et télévision de service public vivent des situations distinctes en matière d'émissions religieuses. *Radio France* délègue à *France Culture* la responsabilité d'assurer la présence de Dieu sur les ondes, avec le culte et la messe le dimanche matin. A côté, d'autres espaces sont réservés aux juifs, aux musulmans, aux chrétiens d'Orient, aux libres-penseurs et aux francs-maçons. A la télévision, la loi demande expressément que la place des religions soit garantie.<sup>2</sup> Le dimanche matin, *Les chemins de la foi* sur *France 2* proposent donc une grille multi-religieuse avec le bouddhisme, l'islam, le judaïsme, les chrétiens orientaux, le protestantisme et le catholicisme.

Les catholiques sont co-producteurs du *Jour du Seigneur*, la plus ancienne émission de la TV française (depuis 1948), gérée par le Comité français pour la radio et la télévision (CFRT), qui comporte notamment la messe dominicale. Pour autant, cette situation n'est pas figée : « La question du maintien de nos émissions sur *France 2* se repose régulièrement au Parlement, précise le dominicain Philippe Jeannin, responsable du *Jour du Seigneur*. Certains voudraient nous placer sur une chaîne plus

2 • Loi du 30 septembre 1986 (modifiée notamment le 5 mars 2009).

confidentielle, style *France 5*. Mais jusqu'en novembre 2011, notre place est garantie... » Le CFRT remplit cependant une mission plus large : il soutient la production d'émissions chrétiennes sur les chaînes locales câblées et coproduit des documentaires et des magazines, notamment avec la chaîne privée catholique *KTO*.

En Allemagne, la production d'émissions religieuses radio est confiée au réseau public local, régionalisation oblige. A la télévision publique, la *ZDF* (*Zweites deutsches Fernsehen*) distingue les messes et cultes (qui sont des émissions d'annonce) de l'information ou de l'actualité religieuse. Les premiers sont assumés par des employés des Eglises (transmission assurée par la *ZDF*), les secondes par des journalistes de la chaîne. La législation allemande garantit la présence ecclésiale sur les chaînes publiques. « Le judaïsme pourrait également prétendre à son émission, mais ne le souhaite pas, indique Michaela Pilters, des émissions religieuses de la *ZDF*. Quant à l'islam, il n'est pas reconnu comme corporation de droit ecclésiastique. » La *ZDF* produit cependant un programme journalistique pour les musulmans. Et à l'avenir ? « Les offices religieux ne sont pas remis en cause, explique M. Pilters, mais la pertinence des émissions religieuses a décliné dans la société allemande... »

Ce constat est également celui de la Belgique francophone. En Wallonie, on parle d'« émissions concédées » aux religions, qui sont placées à égalité avec les émissions des partis politiques et des syndicats ou celles consacrées à la morale laïque. Un statut peu enviable, estiment les spécialistes. Quant aux messes et cultes protestants ou israélites, leur statut diffère de celui des « émissions concédées ». La *RTBF* (*Radio télévision belge francophone*) diffuse 26

messes par an, soit un dimanche sur deux. « Ce statut particulier est régulièrement remis en cause, indique l'abbé Philippe Mawet, producteur des messes sur la *RTBF*. La difficulté dans nos discussions avec la chaîne, c'est de faire comprendre à ses dirigeants ce qu'est un service public, c'est-à-dire un service au public. »

## Nouvelle étape

« Un service au public » : l'interprétation de la notion varie selon les pays... Et les chaînes privées s'intéressent également au religieux (les radios catholiques *RCF* ou *Radio Notre-Dame*, les chaînes de télévision *KTO* ou *RTL*). La différence : le coût. Les personnes intéressées par ces chaînes privées doivent se brancher sur un bouquet numérique offrant ces canaux ou payer un abonnement.

Aujourd'hui pourtant, un nouvel élan en faveur de l'information religieuse apparaît. Peu de responsables de chaînes ignorent la pertinence des croyances dans l'espace public. La Suisse romande bénéficie à cet égard d'un environnement favorable, fruit d'une histoire fructueuse faite de confiance et de professionnalisme.

La création de la nouvelle RTS entraîne une mise à jour des anciennes conventions. Un défi attend donc les responsables des émissions religieuses : pérenniser une tradition établie, indépendante et œcuménique. A cet égard, les prochains mois seront décisifs pour l'avenir de ces émissions sur les chaînes romandes. Ce défi apparaît comme la nouvelle étape d'un parcours rédactionnel et humain qui a permis d'offrir le nom de Dieu comme un service au public.

**B. L.**

## Sur Albert Camus

*D'ordinaire, j'aime bien les chroniques littéraires de Gérard Joulé. Mais l'article sur Albert Camus m'a étonné (choisir, mars 2010, n° 603, pp. 33-35) et surtout déçu, par une méchanceté facétieusement omniprésente, reprenant dans le fond à son compte la critique venue des milieux sartriens. C'est tout juste s'il n'évoque pas en Camus le « boy scout et ses B.A. » !*

*Cela commence avec le titre, Le républicain vertueux, et le rapprochement avec Saint-Just et Robespierre pour dire que les vertus peuvent mener à tout et à son contraire. Or, voilà que nous sommes déjà aux antipodes de l'éthique de Camus. Qu'on relise Les Justes ! L'évocation du prix Nobel reçu comme « un premier prix de version latine et de vertu républicaine » n'évite même pas l'allusion au « smoking loué » pour la cérémonie de remise : qu'il est joli le gentil garçon qui reçoit ses lauriers !*

*Partout est sous-jacent le reproche que Camus n'aurait été cohérent que si, dans sa pensée, la foi - un credo - avait répondu comme balise de survie à la conscience de l'absurde. Le passage sur le suicide fait penser aux propos d'un critique qui, à la mort de Cioran, s'étonnait qu'après tant de pensées sur le suicide, l'auteur fût mort dans son lit. De là à penser que l'accident absurde de Camus, un matin de janvier 1960, ne fut qu'un suicide philosophiquement déguisé ? Non, sans doute, puisque la solution de Camus au problème du suicide n'est qu'une « utopie petite bourgeoise » et la « pensée de midi », - « la pensée du Midi », corrige Gérard Joulé - c'est « Pagnol avec le pastis sur la Cannebière, et la partie de boules après la sieste », une philosophie de Club Med. (On appréciera le goût des images !) Quel rapport entre Tipasa et le Vieux-Port ?*

*Si j'ai bien compris Gérard Joulé, vouloir vivre malgré tout, malgré les malheurs du monde, sans casser la baraque ni se suicider, n'est qu'un divertissement pascalien, un smoking pour réceptions mondaines. Alors, finissons-en avec ce Camus qui « ne voulait faire de peine à personne », incapable d'être « méchant », le brave boy scout, le gentil animateur du Club Med. Laissons-le aux profs de français qui y trouveront toujours quelques sujets de dissertation ! Et allons à Sartre, bien plus roboratif !*

*La question posée par Camus n'est pas tant de savoir « si Dieu existe ou pas ». En 1960, collégiens, nous préparions le bac. A la rentrée de janvier, à la première leçon de français, alors que le professeur évoquait la mort de Camus, il y eut des pleurs chez ces garçons. C'était comme le grand frère qui disparaissait. Non pas un maître ni un gourou. Un frère, qui avait un peu d'avance sur nous. Qui nous aidait à être plus lucides sur les coins et recoins de ce monde éclairé par la « pensée de midi ». Qui confortait notre presentiment que rien, pas même Dieu, ne justifie la souffrance et la mort d'un enfant (La Peste). Nous avions entendu trop de prêches de Paneloux pour rester insensibles à la protestation de Rieux.<sup>1</sup> Avec lui, il nous importait moins d'expliquer le mal que de savoir comment le combattre. Dans une période qui préparait sans le savoir Mai 68, ceux d'entre nous qui souhaitions de grands changements sociaux, économiques, politiques (eh oui ! nous avions des utopies), nous savions, en partie grâce à Camus (Les Justes), que les grandes causes ne peuvent se construire sur des monceaux de cadavres. Nous étions du côté de Camus plutôt que de Sartre, par goût de la vie.*

*« Qui sont aujourd'hui ses descendants ? » Excusez-moi, mais on ne souhaite pas à un écrivain qu'il ait des descendants, mais des lecteurs. Ni Montaigne ni Pascal ni Cioran n'ont de descendants. Mais qu'on les lise !*

1 • Respectivement prêtre et médecin, dans La Peste de Camus. (n.d.l.r.)

*Vous avez une belle formule : « Le désespoir d'une génération ne passe pas à l'autre. » Cela mérite vérification, tant le désespoir est contagieux. En janvier '60, nous étions globalement croyants, si j'ose dire. Nous ne mettions pas en cause l'existence de Dieu, nous ne lisions pas cela chez Camus. Mais nous étions troublés par le désordre du monde, par l'absence d'harmonie entre la création, les créatures et le Créateur. En bons latinistes, nous savions que l'absurde détonne justement par ce manque de cohérence, d'harmonie, pourquoi pas entre Dieu et les hommes. Le mal - autre nom de l'absurde, selon la meilleure théologie chrétienne - perturbait et questionnait notre joie de vivre. Nous essayions de le décrypter « au midi de la pensée » en rejetant les faux-semblants, les justifications pieuses. (Je me souviens avoir planché, en dissertation de philosophie du bac, sur le problème du mal.) Nous découvririons peu à peu que la foi a comme*

*un besoin vital de passer par l'épreuve du questionnement et du doute. C'est pourquoï, plus tard, j'ai enseigné Camus (eh oui ! je fus un de ces professeurs qui « contribuent un peu plus à son embaumement ! »), et j'ai aimé autant et enseigné autant Montaigne que Pascal. La « jeunesse contemporaine » (si tant est qu'on puisse réduire tous les jeunes à ce collectif) est-elle vraiment si indifférente à leurs questions ?*

*« Le doux royaume de la terre » (des mots de Bernanos peu avant de mourir) nous est donné comme joie et épreuve. Plus tard, je fus sensible au mot que le peintre Jonas (L'Exil et le Royaume) a écrit au milieu d'une toile entièrement blanche, où l'on peut lire aussi bien solitaire que solidaire. C'est la question foncière : l'exil ou le royaume, le vide ou la communion.*

*Je m'étonne que Gérard Joulié, critique littéraire, ait pu parler de Camus sans jamais évoquer l'artiste et son art, le créateur et son œuvre. « L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire », disait Camus en Suède. Mais peut-être est-ce là encore « le ton du Club Med » et « un sujet idéal de rédaction et de baccalauréat » ?*

*Une phrase de Jean Daniel, dans Le Temps qui reste (p. 41), dit plus sur notre rencontre de Camus : « Il y a des êtres qui vous font vous demander si la vie a un sens et d'autres, comme lui, qui donnent un sens à la vie. » Lors du conflit d'Algérie qui sépara les deux amis, Camus écrivit à Daniel : « L'important, c'est que vous et moi soyons déchirés. » Quelque part, chrétiens ou non, nous sommes des êtres déchirés*

Noël Ruffieux  
Courtaman

## 400<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Matteo Ricci s.j.

*L'Europe rencontre la Chine,  
la Chine rencontre l'Europe :*

**Exposition du 24 mai - 3 juillet 2010,  
à l'Université de Zurich (Lichthof)**

L'échange de biens culturels et matériels a été pendant plus de deux siècles le fil rouge de l'histoire mouvementée entre la Chine et l'Europe. Cette exposition se concentre tout particulièrement sur la stratégie missionnaire des jésuites.

**Symposium historique et scientifique du  
14 au 15 juin, à l'Université de Zurich  
Science et technique en tant que moteur  
pour l'échange interculturel.**

Des personnalités scientifiques de Chine, des Etats-Unis et d'Europe feront état des dernières avancées dans la recherche des échanges interculturels entre la Chine et l'Europe.

Informations : [www.bodensee-institut.ch](http://www.bodensee-institut.ch)



# Services secrets

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)  
Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

Qu'est-ce qu'un bon film ? Si on consent à mettre de côté, pour un moment, les critères d'appréciation d'ordre moral, idéologique ou métaphysique, c'est une œuvre qui, par la force des images, du son et des situations, tient le spectateur en haleine, le saisit, le prend, le surprend, sait retenir son attention jusqu'au bout, lui fait ressentir des émotions, l'intrigue et finalement l'amène à une certaine conclusion intelligible, fut-ce sous la forme d'une nouvelle interrogation.

Si on accepte cette approche purement cinématographique, *The Ghost Writer*, le dernier film de Roman Polanski, est incontestablement un bon film. On peut avoir toutes les idées qu'on veut sur la personnalité du réalisateur et sur ses aventures hélvético-américaines, on ne peut nier qu'il soit encore un des maîtres d'un cinéma qu'on pourrait appeler « de qualité », pour qualifier un divertissement de bon niveau.

L'intérêt du spectateur est évidemment attisé par l'histoire qui nous est présentée, avec l'aide de Robert Harris, auteur du roman adapté ici. Elle met en scène Adam Lang, un ancien Premier ministre britannique qui a établi son domicile sur une île de la Côte Est des Etats-Unis et qui est accusé d'avoir illégalement aidé la CIA à enlever des terroristes islamiques, torturés et assassinés par la suite. Rappelons que le Premier ministre Tony Blair a été lui-même soupçonné d'avoir entraîné l'Angleterre dans la guerre en Irak, en sachant pertinemment qu'elle était contraire au droit international sans une résolution des

Nations-Unies. Le film joue non sur la ressemblance physique avec l'ancien Premier ministre, ce qui avait été, toujours pour Blair, le cas de *The Queen*, mais avec d'autres procédés. Ainsi voit-on, dans des rôles voisins de leurs fonctions à l'époque, des actrices qui ont bien l'allure de Condoleezza Rice en Secrétaire d'Etat du président américain, ou de Carla del Ponte dirigeant un Tribunal pénal international... La femme de Lang, Ruth, n'est pas sans évoquer Cherie Blair...

Nous sommes entraînés dans une enquête, celle que mène le *ghost writer* de Lang, chargé de rendre commercialement vendables les *Mémoires* de l'ancien Premier ministre. Pour une fois, on a eu raison de ne pas traduire ce titre anglais qui désigne en fait ce qu'on appelle un « nègre », quelqu'un dont le métier

cinéma

*The Ghost  
Writer*, de  
Roman Polanski

Le « ghost writer »



est de servir de plume à des célébrités, politiciens ou acteurs par exemple. Le service est rémunéré - ici grassement si les délais sont tenus pour pouvoir profiter du scandale public - mais il est par définition anonyme. En anglais, on l'appelle un « écrivain-fantôme ».

## Effets de miroir

C'est ici que Polanski et Harris jouent sur les mots avec un grand art. Le film est en effet organisé autour de la disparition d'un premier « nègre » qui se serait suicidé en se jetant du ferry reliant l'île au continent, et que l'art de l'image transforme aisément en vaisseau fantôme. Le protagoniste du film, le *ghost writer* de Roman Polanski, auquel le scénario n'a pas donné de nom, et que nous appellerons donc le héros, a toutes les raisons de penser qu'il s'agit d'un assassinat. Pour en élucider les raisons, et par là sauver sa propre vie, il recherche les traces de son prédécesseur, véritable fantôme encore très présent. Le plus hilarant, si cela ne conduisait à un paroxysme d'angoisse, est l'itinéraire mémorisé par le GPS de la voiture de ce premier homme qui conduit tout droit le second vers une semblable perdition. C'est que les objets eux-mêmes exercent une fonction dans le mystère : les ordinateurs dont on doit percer les secrets, et surtout le fameux manuscrit des *Mémoires* de Lang, présent de la première à la dernière image du film, comme un acteur muet et pourtant plein de mots, qui contient la résolution de l'énigme.

Très vite, par une série de recoupements, le *ghost writer* s'apercevra de la relation de Lang avec les services secrets américains. Mais son travail, son métier, n'est-il pas lui-même un service qui doit rester secret ? Cela en est même la rai-

son d'être. Polanski use donc de ces effets de miroir, de ces jeux de langage, pour nous entraîner dans une enquête dont le symbole est donné par le jardinier asiatique de la villa s'efforçant de ramasser les feuilles mortes qui, à peine rassemblées dans la brouette, s'envolent de nouveau.

Mais le spectateur doit évidemment s'identifier au héros, à celui qui cherche la vérité. C'est alors qu'il est confronté à ce qui fait le ressort même du film et lui donne peut-être sa profondeur d'analyse : la puissance du mensonge. Il n'y a en définitive de mystère qu'en raison des mensonges qui en forment le tissu. De façon très classique, nous acceptons d'abord ce que nous disent les personnages que rencontre notre héros, pour ensuite le mettre en doute. Mais la tension dramatique fait que c'est pour lui une question de vie ou de mort. C'est en ce sens que le genre littéraire du policier, roman ou film, est réellement moral, nous faisant éprouver par notre imaginaire ce que notre rationalité a de plus en plus de mal à définir dans le relativisme des opinions : la valeur de la vérité.

Bien sûr, on pourrait voir dans *The Ghost Writer* une dénonciation de la politique américaine et britannique et de la malversation des services secrets. Il me semble que le message de Polanski, s'il y en a un, c'est plutôt, comme artiste, d'aiguiser notre esprit à travers les fantômes qui hantent notre monde et, au-delà de leurs mensonges, à découvrir le réel.

**G.-Th. B.**

# Le mystère d'aimer

... **Valérie Bory**, Lausanne  
Journaliste

Arnolphe, un homme d'âge mûr, aspire au bonheur conjugal, mais craint d'être trompé avant même d'avoir convolé. En élevant sa pupille Agnès dans un couvent, à l'écart du savoir comme des choses de la vie, il conçoit d'en faire sa femme. Agnès est confinée dans une maison nichée au sommet d'un arbre et rejoint la terre par une grande échelle qu'on enlève et qu'on remet.

Mais Horace, fils d'un ami d'Arnolphe, a entrevu la belle et en est tombé amoureux. Dans une grande naïveté, il confie ses émois à Arnolphe lui-même, dont il est loin de se douter qu'il est le tuteur d'Agnès, et rit même à ses dépens. Arnolphe, lui, rit jaune et veut hâter son mariage avec Agnès. Et c'est devant un tutu blanc de future mariée qu'il lui fait réciter les préceptes de la morale bourgeoise dont toute épouse doit se pénétrer. Rires dans la salle devant ces maximes d'un autre âge, cantonnant la femme à une servante soumise à son maître. Pour l'époux qui veut dominer sa femme, le pouvoir est dans la barbe, résume Arnolphe.

Avec le dénouement final, on apprend qu'Agnès est la fille naturelle d'un seigneur ami d'Arnolphe, dont il a fait son tuteur. Quant aux tourtereaux (Horace et Agnès), ils n'ont plus d'obstacle à surmonter pour célébrer leur hymen.

Devant la fadeur du prétendant, voulue par Molière, combien Arnolphe et la belle voix grave de Gilles Privat, avec ses tourments, son expérience du monde et sa passion dévorante, est plus consistant ! Tandis que l'ami Chrysalde in-

carne la voix de la sagesse, minimisant cette phobie d'être cocu : « Le cocuage n'est que ce qu'on en fait. »

Au premier abord, cette pièce en trompe-l'œil n'est que le prétexte à une farce critique contre la condition de la femme, souvent mariée contre son gré à l'époque de Molière. Un thème de prédilection du génial auteur. Mais bien davantage que la critique sociale, ce sont les situations et les dialogues qui font rire le spectateur, placé chez Molière du côté de la raison et du bon sens, souvent incarnés par des gens simples. On peut donc voir Molière comme un chantre du progrès social contre les rigidités conservatrices qu'il pourfend.

théâtre

## **L'Ecole des femmes, de Molière**

Au Théâtre de Carouge (Genève), jusqu'au 8 mai ; Nuithonie (Villars-sur-Glâne) 11-12 mai ; Théâtre Benno Besson (Yverdon), 19 mai ; Théâtre de Vevey, 21 mai

*Lola Riccaboni et Gilles Privat*



### Elvire Jovet 40, de Brigitte Jaques

Mise en scène  
Miguel Fernandez,  
au Théâtre Le Poche  
(Genève), jusqu'au  
16 mai

L'autre dimension est plus existentielle : c'est le drame de tout humain qui aime sans être aimé en retour. C'est ce sentiment de dérégulation, si présent dans *Le Misanthrope* qui, ne sachant se faire aimer, maudit l'humanité qui l'entoure. Chez Arnolphe, qui élève sa pupille Agnès (mais où diable le Théâtre de Carouge a-t-il lu, et reproduit, qu'Arnolphe achète une enfant de 4 ans pour ses noirs desseins ?) loin de toute influence de la société, qu'il juge non pas tant mauvaise, comme Rousseau, mais dangereuse, les femmes ne peuvent que tromper leur mari. Un destin dont la seule pensée jette Arnolphe dans des angoisses sans nom et qui sont le moteur de ses pérégrinations.

Malgré sa prison dorée, Agnès, adolescente innocente, trouve à s'amouracher du jeune Horace et rend son tuteur, qui en devient amoureux, fou de douleur. On le sent prêt à abandonner sa morale de barbon conventionnel et misogyne, dirait-on aujourd'hui, pour cette jeune fille en chemise blanche et ballerines, touchante par sa fraîcheur d'enfance : « Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ? Je ferai tout ce que tu voudras », supplie Arnolphe. Mais il est vaincu. Elle épouse le jeune blondin qui la courtisait et Arnolphe, qui tire d'un geste sec la corde retenant le décor tapissant les murs de la scène, dévoile un paysage de fin du jour, où il descend lentement, pour disparaître, tandis qu'Agnès, immobile, le regarde s'évanouir dans la brume. Splendide mise en scène de Jean Liermier et splendide interprétation des comédiens (Gilles Privat, Lola Riccaboni, Rachel Cathoud, Nicolas Rossier et les autres) rendant toute son envergure à cette comédie qui touche le mystère d'aimer et la tentation de Pygmalion chez l'homme, face à la femme.

### Elvire Jovet 40

Encore Molière, mais vu par Jovet. Le titre est un raccourci d'Elvire, personnage du *Dom Juan* de Molière, de Louis Jovet, acteur immémorial et metteur en scène, et des années '40, contexte de la Deuxième Guerre mondiale. Louis Jovet, maître de théâtre, transmet son art au Conservatoire d'art dramatique de Paris et fait travailler à Claudia, une jeune actrice en fin d'études, de février à septembre 1940, le monologue d'Elvire dans le *Dom Juan* de Molière (acte IV, scène 6).

Dans cette coproduction Vidy/Le Poche, Jacques Roman interprète Jovet, Isabelle Caillat est Elvire, pour un rare moment de théâtre.

Dom Juan a donc épousé Dona Elvire, qu'il a enlevée du couvent avant de la répudier. Devant les infidélités et l'absence de morale d'un homme qui bafoue la loi de Dieu, elle le supplie, guidée par une foi supérieure, de renoncer à une vie de débauche.

Sur scène : la salle où Jovet enseigne à Claudia comment être Elvire, devant ses deux camarades jouant Sganarelle et Dom Juan, rôles muets face au monologue d'Elvire. Celle qui sera désormais toute à Dieu et au couvent, retirée du monde, vient supplier Dom Juan d'abandonner sa vie de libertin, qui lui vaudra les flammes de l'Enfer. Par amour, mais un amour tout spirituel, elle se rend chez lui, la tête couverte d'une mantille, pour le sauver. « Ne soyez pas surpris Dom Juan, de me voir à cette heure... » C'est ainsi que commence le célèbre monologue.

Le maître indique la voie à l'élève, l'interrompt, la fait reprendre. Il explique, transmet une vérité, au plus près de l'œuvre. On assiste ainsi à l'incarnation de la parole théâtrale, dans cette scène de Molière que Jovet qualifie d'annon-

ciation. Elvire est habitée par la foi, qui parle à travers elle. Pour Jouvét, « Dom Juan est une comédie religieuse » et cette scène est à ses yeux la plus belle du théâtre classique. Pour la rendre dans son mystère, il faut pouvoir atteindre une ascèse, oublier tout orgueil, se « désencombrer de la niaise manie de son moi » et parler « dans un état de nécessité intérieure ». La leçon de théâtre devient une éthique de l'humilité.

Mais le chemin de la comédienne est un chemin de croix. « Cet état de congestion intérieure, cet état céleste, tu n'y arrives pas », lâche le maître découragé. C'est à la fin du parcours initiatique de l'élève, après de longs mois d'exercices, que surgit l'oubli de soi, d'où naîtra le grand art du théâtre, selon Jouvét.

Outre l'intériorité, c'est aussi une pédagogie du respect humble devant la transmission du savoir, telle qu'elle n'existe plus, qui nous est montrée. En contrepoint à cet esprit de sacré qui baigne cette quête, la scénographie nous plonge dans la guerre de 39-45, avec des sons et des images d'archives. On passe de l'intimité d'un confessionnal, celui qu'Elvire porte en elle, et celui du théâtre, au déferlement des bombes.

Jacques Roman, qui a fait siennes les leçons de Jouvét, dans une mise en miroir fascinante, semble habité par une passion de l'œuvre classique, en très grand comédien qu'il est. Avec les accessoires de Jouvét, le chapeau noir, la canne, le livre à la main et un long manteau sombre.

## Looking for Marilyn

Pour ce spectacle-performance, le metteur en scène Denis Maillefer a écrit une fiction à partir d'éléments vrais de la biographie de Marilyn Monroe et d'éléments inventés. Dans le champ littéraire, ce qu'on appelle l'autofiction est à la mode, mais il s'agit ici d'une autofiction fantasmée, puisque ce n'est évidemment pas Marilyn qui l'écrit...

Extraits d'entretiens, de films comme *Some like it hot*, vidéo, voix des comédiens amplifiées par un micro, extraits de psychanalyse, propos sur la sexualité, chansons forment les matériaux de ce spectacle. On voit 1, 2, 3, 4, 5 Marilyn évoquer la vraie. Une brune au beau visage, en peignoir de satin, sur scène et sur l'écran à la fois. Les blondes sont formatées à l'identique, comme du Andy Warhol. Démarche séduisante, avec quelques scènes hilarantes, contrastant avec la fin où une Marilyn s'asperge de champagne, rit et boit jusqu'à tomber ivre morte, tandis que son double en paumée (Marilyn psychotique) psalmodie en se badigeonnant de sang, sur une lancinante musique en boucle. Un spectacle parfaitement maîtrisé.

Mais quoi d'autre ? Quand on voit Marilyn Monroe, on est frappé par sa légèreté, sa petite voix perlée. Ici, une voix hurlée conte une enfance chahutée. Plus de 300 livres ont été écrits sur elle. Des bandes audio de séances de psychanalyse qui auraient dû rester secrètes ont été divulguées dans les tabloïds. Ces confidences exhumées, l'intéressée les aurait sans doute évacuées. Par pudeur, par exemple. Car elle en avait aussi, Marilyn...

V. B.

théâtre

### Looking for Marilyn (and me)

Au Théâtre du Grütli (Genève), jusqu'au 9 mai

# L'impuissance de vivre

Cesare Pavese

Cesare Pavese,  
*Œuvres*, Gallimard,  
Paris 2008, 1840 p.

Nous savons que Leopardi était laid, bossu, qu'il avait du génie et l'amour de l'Antiquité. C'est pourquoi il a pu écrire ces lignes : « Qu'est-ce que la vie ? Le voyage d'un boiteux, d'un infirme qui, avec une très lourde charge sur le dos, escalade des monts escarpés, enneigés, pluvieux, venteux sans jamais se reposer ni jour ni nuit pour arriver enfin au bord d'un précipice et y tomber immanquablement. »

Pascal, Kierkegaard ou tout autre penseur qui compte et qui regarde la vie les yeux ouverts aurait pu signer ce passage. Après tout, l'art consiste pour l'homme à tirer une certaine satisfaction de son malheur. On appelle généralement cet homme-là un masochiste. Tel fut Cesare Pavese qui fut boiteux et infirme d'une autre manière que Leopardi. Mais une infirmité en vaut bien une autre. On peut tout aussi bien dire que l'homme est un prisonnier qui suspend des tableaux riant aux murs de sa prison, pour ne pas en voir le salpêtre et la moisissure, ou sème de fleurs le chemin qui le conduit à l'échafaud. Car enfin, il n'a pas encore été donné à l'homme le pouvoir d'abolir la peine capitale : sa propre mort, cette condamnation sous le coup de laquelle il vit et qui lui a été signifiée le jour de sa naissance, même si la société a trouvé

plus humain d'arracher le prisonnier aux mains du bourreau pour le remettre entre celles du psy. La vérité, c'est que l'homme a été chassé du paradis et que rien n'a pu le remplacer, ni l'art ni la connaissance.

## Conscience tragique

Cesare Pavese était un intellectuel et un écrivain dans le sens tragique et douloureux du terme. Exclu de la vie comme tout être pensant, il tentait de la réintégrer au moyen de la littérature, tout en sachant parfaitement qu'il n'y parviendrait jamais. Isolé de ses frères, les travailleurs, par ce qu'il aurait pu appeler le métier de penser, lui qui a écrit un livre intitulé justement *Le métier de vivre*, il s'était inscrit au Parti communiste dans l'espoir probablement d'y trouver la chaude camaraderie des jours de combat et des luttes ouvrières...

Ayant perdu la foi au Dieu de son enfance, la seule qui vaille, il incarnait ce que Hegel appelle la conscience malheureuse du paradis perdu. Comme nombre d'intellectuels de sa génération qui ont grandi sous le fascisme, il avait feint de retrouver dans le Parti communiste, sinon un substitut d'Eglise

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*  
Ecrivain, traducteur

du moins une famille de pensée et de combat, et dans la foi en l'homme un succédané de la foi en Dieu.

Mais qu'avait à offrir le Parti communiste à la place de la figure de Dieu, sinon celle du petit père du peuple, le camarade Joseph Staline, que l'Italie d'après-guerre reproduisit à l'infini dans celle des Peppone de village (Don Camillo, Peppone, le curé et le maire, comme on regrette vos affrontements d'antan !). La littérature a-t-elle tué Pavese ou n'a-t-elle été que le miroir de la stérilité d'une vie qui se décomposait jusqu'au suicide final, au point de faire dire à son auteur : « Quand je pense aux hésitations de jadis dans ma vie, je suis plus désespéré et plus perdu qu'alors... Je n'ai plus rien à désirer sur terre sauf cette chose que quinze années d'échecs excluent désormais. Voilà le bilan de cette année non terminée et que je ne terminerai pas. »

Comment ne pas penser à cet *Adieu à Gonzague* par lequel Drieu La Rochelle conclut son roman *Le feu follet* : « A quoi tient un pessimisme ? Si tu avais un talent, tu serais encore avec nous. Ceux qui restent, ceux qui ne se tuent pas, c'est ceux qui ont du talent, qui croient à leur talent. Tu n'aimais pas ce qui est vivant. Je ne t'ai jamais vu aimer un arbre ou une femme. Ce dont tu rêvais chez les femmes, c'était de les empêcher de respirer. » Pavese avait un talent. Mais il n'y croyait pas assez pour avoir envie de le faire fructifier indéfiniment. Que s'était-il passé ? Rien d'autre sans doute qu'une vie impuissante à vivre. Tel est bien le sens du journal intime que Pavese avait tenu depuis 1935, en laissant savoir à certains de ses amis qu'il en souhaitait la publication après sa mort. Il avait donné comme titre à son message posthume : *Le métier de vivre*. Métier ingrat assurément, assumé comme une contrainte. C'est plutôt de

la fatalité du suicide qu'il s'agit, puisque dès 1936 Pavese parle de l'homme vain qui se soutient avec l'idée du suicide mais qui ne le commet pas. Hamlet est sans doute passé par ce genre de tergiversations et se serait suicidé au bout du compte s'il n'avait pas eu un père à venger et incidemment la preuve que l'enfer existe. Pavese n'avait pas cette peur-là pour l'empêcher de se donner la mort. Comment peut-on transformer la défaite du suicide en victoire littéraire ? Si le suicide, comme on s'est plu à le dire, est le sacrement des athées, Pavese est mort religieusement. Mais peut-on parler d'athéisme là où le doute rongeur a remplacé la foi ? Doute rongeur qui n'a bien entendu rien à voir avec la *tabula rasa* énergique, raisonnée, méthodique et victorieuse d'un Descartes.

Au lecteur qui lira ce journal d'en juger. On y voit l'intelligence et le talent s'ingénier à répertorier tout ce qui a manqué à une vie pour qu'elle soit privée de la foi en elle-même ou du moins de l'heureuse illusion qui pourrait y suppléer. Sa naissance ? Un enracinement dans le pays de ses ancêtres ? Turin, où il est

Cesare Pavese



mort, semble avoir été sa capitale. Mais il s'agit d'une patrie intellectuelle plutôt que d'une ville natale charnellement aimée : « Ville, écrit-il, où arrivant du dehors je suis né intellectuellement. »

Le Parti communiste ? Il le quitte comme le reste, au terme de son impuissance à vivre malgré un effort soutenu assez longtemps. Comment d'ailleurs le communisme, dont le ressort moral est fait d'un sentiment de fraternité entre camarades, aurait-il pu retenir un homme dont le mal essentiel fut d'être privé de tout pouvoir de communication humaine ?

## Refus de l'amour

Même en amour ? Surtout en amour, faut-il dire. Et c'est là que le bât blesse le plus. On a parlé, pour expliquer le suicide de Pavese, d'un désespoir amoureux. La cause en aurait été le départ d'une actrice américaine avec qui il avait une liaison, quelques mois avant qu'il ne se tuât. Mais Pavese écrivait dans son journal. « On ne se tue pas par amour pour une femme. On se tue parce qu'un amour nous révèle dans notre nudité, dans notre misère, dans notre état désarmé, dans notre néant. »

Le suicide a été pour Pavese la ratification de ce néant. Quant à la part faite à l'amour, le journal le montre assez clairement : Pavese n'y croit tout simplement pas. Il n'est pas un dévot de cette religion-là. « Qu'est-ce que l'amour, demande-t-il, sinon la libido d'un gros singe ? » Cela est affirmé en maints passages, avec plus de crudité.

Cette négation du cœur entraîne un mépris de la femme aussi rigoureux que la logique qui l'inspire. Tout amour féminin, aux yeux de Pavese, est prostitution, consciente ou pas, à tout le moins mensonge pour tenter d'échapper à cette vérité-là. Le drame de l'amour n'est pas

dans le déchirement des cœurs, mais dans l'avilissement dont la femme est l'instrument à l'égard de l'homme.

Entre vingt autres passages, on tombe dans le journal sur celui-ci : « Une femme qui n'est pas une idiote rencontre tôt ou tard un déchet humain et tente de le sauver. Parfois elle y réussit. Mais une femme qui n'est pas une idiote trouve tôt ou tard un homme sain et le réduit à l'état de déchet. Elle y réussit toujours. »

On a trouvé des explications physiologiques à cette misogynie. Mais s'il faut expliquer la métaphysique par la psychologie, il n'y aura plus de métaphysique possible. Baudelaire avait les mêmes idées sur l'amour et les femmes. Il en avait même de plus odieuses à la mentalité moderne.

Mais Baudelaire était un poète. Il croyait comme Hamlet et Poe aux puissances des ténèbres. Il « surnaturalisait » toutes choses. Et quand la femme devient l'enfant chérie du Diable, évidemment la morsure de la psychologie ne peut plus y instiller son acide. Elle échappe aux catégories rationnelles et aux données psychosociologiques. C'est Eve et c'est Lilith en un seul être. Et pourquoi pas la Vierge Marie. Mais Pavese n'avait pas de telles portes de sortie sur le monde surnaturel. Il était englué dans la misère existentialiste. L'échec amoureux, l'impuissance à aimer, tant avec son corps qu'avec son cœur ou son esprit, venaient s'ajouter à cet immense passif qui fait que pour finir, sa vie tout entière dut déposer son bilan, et le bossu son fardeau.

Son journal nous apprend qu'un homme ne construit rien par l'analyse de ses états vacants et que la vie comme les femmes fuient ceux qui n'ont pas de mains pour s'en saisir.

G. J.



# Une règle d'or universelle

« Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse. » Cette règle d'or est attestée dans toutes les cultures, les philosophies et les religions du monde. Elle apparaît au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et a fait l'objet de nombreux débats : de Mauc Capac (Inca) à Confucius ; du brahmanisme au bouddhisme, en passant par le jaïnisme, le sikhisme ou zoroastrisme ; de l'Égypte ancienne à l'Assyrie ou aux maximes africaines ; du judaïsme, à l'islam et au christianisme...

Des philosophies grecques ou latines aux grands débats du XVII<sup>e</sup> siècle, à ceux de l'Angleterre ou de l'Amérique pour combattre l'esclavage, jusqu'à nos jours (Paul Ricœur), elle scelle la réconciliation des religions (Déclaration du Parlement des religions en 1993) pour aboutir à la « Fondation pour une éthique planétaire » animée par Hans Küng. Même l'Unesco y cherche le fondement d'une nouvelle moralité en vue d'un développement harmonieux de l'humanité. Elle n'est pas la loi du talion, ni une forme sociale morale de réciprocité. Son ressort est l'inversion des rôles, l'empathie et l'équité. Pour échapper à son exigence, combien de fois a-t-elle été déformée ! On a souvent cherché à l'affaiblir en y ajoutant des corrections.

Au sein de la tradition chrétienne, la règle d'or a aussi eu une étrange histoire. Elle a été donnée très tôt comme principe premier de la loi naturelle (Origène). Luther s'en est beaucoup servi. Aussi est-il bon de revenir à l'Évangile. Car

elle est au centre du Sermon sur la montagne (Mt 7,12) ou dans la plaine (Lc 6,31). Matthieu nous dit : « Ainsi, tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux : c'est la Loi et les Prophètes » ; Luc fait dire à Jésus : « Et comme vous voulez que les hommes agissent envers vous, agissez de même envers eux », parole qui semble la plus proche de la réalité.

La règle d'or ne résulte pas d'une simple équité humaine, n'est pas une simple règle d'équivalence mais « l'injonction d'un amour unilatéral et désintéressé ». Car il faut bien observer que Luc place cette parole au beau milieu d'un texte sur l'amour des ennemis ; et pas seulement, comme chez Matthieu, à proximité de l'amour du prochain. Ceci est capital. Car voici ce qu'elle signifie : « Ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur mais n'attendez pas pour le faire qu'ils l'aient fait eux-mêmes (initiative unilatérale) et ne le faites pas pour qu'ils vous le fassent (désintéressement). » Il ne s'agit pas d'aimer pour être aimé en retour.

La pointe évangélique n'est pas un condensé moral ou une loi naturelle, mais un amour qui va jusqu'à risquer sa vie et faire du bien à ceux qui nous agressent ou nous nient. Donc pas un comportement réactif mais un amour prêt à faire le premier pas.

**Marie-Thérèse Bouchardy**

**Olivier Du Roy,**  
*La règle d'or.*  
*Le retour d'une maxime oubliée,*  
Cerf, Paris 2009,  
178 p.

---

 ■ Ethique
 

---

**Fred Poché**

**Penser avec Arendt et Lévinas**

*Du mal politique au respect de l'autre*  
Chronique Sociale, Lyon 2009, 126 p.

Ce livre est une introduction à deux penseurs que relie l'appartenance au judaïsme et leur passage par la pensée de Heidegger. Dans l'esprit de l'auteur, et selon les intérêts de l'éditeur, c'est le caractère « social », c'est-à-dire éthique et politique des œuvres, qui est privilégié et mis en évidence. Le philosophe de métier peut donc déplorer certains raccourcis, notamment sur le thème majeur de Lévinas, *l'Autre*, mais on conçoit bien que le public plus large, auquel s'adresse la collection *Savoir penser l'essentiel*, soit directement intéressé par des penseurs capables de former les intelligences au refus de la violence et à la compréhension de ses origines.

Si un lexique aide utilement le lecteur, on regrette qu'en matière de bibliographie, précisément sur le terrain de l'action, le beau livre de Hannah Arendt, *Via activa*, ne soit mentionné nulle part. Un riche appareil de notes témoigne du sérieux de ce travail.

Philibert Secretan

**René Simon**

**Pour une éthique commune**

*Réflexions philosophiques et éclairages théologiques 1970-2000*  
Cerf, Paris 2009, 560 p.

Cet ouvrage rassemble les principaux textes et articles publiés par René Simon dans la dernière partie de sa vie. Ce salésien, décédé en 2004, peut être considéré comme l'un des principaux théologiens moralistes de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Il a toujours soutenu, au milieu des tourmentes des années '60 et '70, une réflexion morale chrétienne rigoureuse, ouverte au dialogue avec la philosophie et la sociologie contemporaines et désireuse de prendre en compte toute l'épaisseur du réel, notamment dans les questions difficiles de la vie et de la sexualité. L'éthique chez René Simon est d'abord chemin d'humanisation, mais aussi responsabilité, envers tout homme, éclairée par la perspective théologique et scripturaire de

l'alliance et de la création (voir son ouvrage maître *Ethique de la responsabilité*, Cerf, Paris 1993).

Les textes, rassemblés en quatre parties, éclairent le chemin de cette pensée cohérente et foisonnante, à la recherche d'une « éthique commune ». Les deux premières sont plus philosophiques : *Ethique et morale*, *Dignité de la personne et responsabilité*. Elles illustrent bien le dialogue de Simon avec les philosophes (Ricœur, Jonas et surtout Levinas) au sujet de thématiques toujours essentielles : fondements de la morale, rapports entre moyens et fins, relation entre théorie et pratique, rôle du discernement, sens de la dignité humaine.

Les deux dernières parties, plus directement théologiques et pratiques, traitent des questions, souvent controversées, de la *spécificité de l'éthique chrétienne* et des concrétisations de cette éthique dans les questions de *vérité*, *vie et amour*. Y apparaissent des réflexions sur le rapport entre foi et raison, le rôle de l'Écriture, la place de la loi naturelle et les questions pratiques de l'éthique sexuelle et biomédicale.

Il faut saluer la parution de ce recueil qui fait honneur à un grand théologien, enseignant à l'Institut catholique de Paris, qui fut à l'origine de l'Association des théologiens pour l'étude de la morale (ATEM) et dont la réflexion continue d'inspirer les débats actuels.

Alain Thomasset

---

 ■ Eglise
 

---

**Philippe Lécivain**

**Une manière de vivre**

*Les religieux aujourd'hui*  
Lessius, Bruxelles 2009, 220 p.

Dans notre temps de crise, les religieux ont à vivre une transition, une nouvelle cohérence. Celle-ci devra à la fois intégrer certains éléments traditionnels et fondamentaux, et être inventive dans la manière de vivre l'Évangile à la suite d'un fondateur.

L'auteur visite d'abord les fondements scripturaires de l'appel à la vie religieuse et les nombreux conseils donnés par les Pères de l'Église, comme celui de saint Basile qui invite à renoncer à soi-même et à suivre le Maître pour atteindre, par la grâce, l'état de sainteté. C'est au XIII<sup>e</sup> siècle, notamment avec les franciscains, que l'on éprouva le besoin de détailler certains engagements

spécifiques de la vie religieuse (vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance), la distinguant des professions d'un autre type juridique. Les religieux ont donc à apprendre à vivre d'une manière singulière au sein de relations multiples (sociales, culturelles et religieuses). Ils n'ont pas à chercher à se répandre partout : il leur faut viser d'être présents aux carrefours les plus importants. Le Père Lécrivain, jésuite, professeur au Centre Sèvres, requiert des instituteurs religieux qu'ils assument une fonction sapientielle. Cette sagesse est à rappeler avec force en un monde qui s'enlise dans une culture où l'autre est un concurrent, un ennemi, un terroriste qui se cache, un demandeur d'asile potentiel ou un immigré qui dérange. La sagesse doit proposer l'utopie d'une humanité qui serait celle d'une communauté de Frères qui partagent et se respectent.

Jean Paul II rappelait la finalité de la vie religieuse à la conférence des religieux du Brésil, en 1986 : « La vie religieuse continue de représenter dans l'Église la condition même de vie que le Fils de Dieu a embrassée quand il est venu dans le monde faire la volonté du Père, elle présente au peuple de Dieu tout entier un témoignage que nous pouvons bien appeler prophétique. »

Monique Desthieux

Sous la direction de

**Etienne Michelin**

**Témoins dans l'Esprit saint**

*Contextes et contenus au XX<sup>e</sup> s.*

Parole et Silence, Paris 2009, 204 p.

**Témoins dans l'Esprit saint II**

*Marie-Eugène de l'Enfant Jésus*

*Paradoxes et prophétie*

Parole et Silence, Paris 2009, 196 p.

L'institut Notre-Dame de Vie, situé à Venasque, dans un paysage enchanteur, a été fondé par le Père Marie-Eugène de l'Enfant Jésus. Il poursuit une œuvre de formation théologique et spirituelle auprès de tous ceux qui veulent approfondir la spiritualité du Carmel.

A l'occasion du 40<sup>e</sup> anniversaire de la mort du Père Marie-Eugène, un colloque a été organisé autour du thème : *Témoignage dans l'Esprit*. Sont décrites ici diverses missions de témoins, comme celle de la petite ber-

gère, Bernadette, enjointe par la « dame » de dire ce qu'elle avait vu au curé de Lourdes réticent ; celle de Grégoire de Naziance, grand théologien du mystère trinitaire, témoin exemplaire dans sa vie d'évêque ; celle du peuple d'Israël, chargé, d'après le prophète Isaïe, d'être le témoin du « seul vrai Dieu unique ». Le plus important étant celui de Jésus, le témoin parfait du Père.

Un témoin remarquable du siècle dernier fut le Père Marie-Eugène de l'Enfant Jésus, dont le deuxième volume retrace les intuitions spirituelles. Séminariste, gradé dans l'armée pendant la guerre de 14-18, il expérimenta un concept de l'apostolat très important pour lui : « l'influence ». Il chercha à l'acquiescer auprès de ses soldats, par sa conduite régulière, son respect du devoir, sa douceur envers les hommes. Plus tard, c'est avant tout vers « l'union divine » qu'il voudra conduire les âmes, témoignant du bonheur d'être ami de Dieu. Il enseignera inlassablement les voies de l'oraison, en particulier dans son ouvrage *Je veux voir Dieu*, qui expose la doctrine du Carmel, tout en narrant sa propre aventure mystique.

Monique Desthieux

## ■ Bible

**Didier Decoin**

***Dictionnaire amoureux de la Bible***

Plon, Paris 2009, 662 p.

*Dictionnaire amoureux*, une collection au titre savoureux, offre au lecteur une grande variété de sujets traités par des personnalités, écrivains surtout, touchant des domaines tant culturels que géographiques.

Dans cet ouvrage, Didier Decoin présente ses réflexions sur la Bible, son histoire, ses personnages et son influence. Le désordre apparent des diverses entrées, généré ironiquement par l'ordre alphabétique, offre au lecteur la possibilité de déguster à sa convenance l'un ou l'autre des sujets proposés par ce merveilleux conteur, d'une grande érudition.

De la Bible, ce livre saint, vénéré ou craint, parfois mal compris, notre auteur explique : « Peut-être doit-elle se lire en vision stéréoscopique : le regard de la raison d'un côté, le regard de la foi de l'autre. Alors, et alors seulement, se révèle tout son relief. » C'est ainsi que, faisant le tour de ses diverses éditions et multiples traductions, il nous

entraîne autour du monde : à travers l'histoire de l'Orient ancien et les fastes de Babylone, en passant par Venise et ses imprimeries, sans oublier l'Amérique des pionniers, pour aboutir en France, chez lui.

Que de récits, de légendes, de faits historiques rapportés avec fidélité, quelquefois avec un brin d'ironie ! Le lecteur fasciné appréciera cet amour de la Bible dont témoigne Didier Decoin au cours de ses préférences sur les chemins du pèlerinage biblique.

Axelle Dos Ghali

**Enrico Norelli**  
**Marie des apocryphes**

*Enquête sur la mère de Jésus dans le christianisme antique*

Labor et Fides, Genève 2009, 178 p.

Enrico Norelli est professeur d'histoire du christianisme à l'Université de Genève. C'est un spécialiste international des récits apocryphes. Dans cet ouvrage, il recense et analyse les très nombreux et variés écrits sur Marie, alors que le canon des écritures est extrêmement discret sur cette femme qui tient une place immense dans la prière des chrétiens catholiques et orthodoxes et dans l'iconographie. Cette étude, extrêmement fouillée, rend compte de nos interrogations sur la famille de Jésus, et donc sur les questions de la conception de l'enfant,

de la virginité de Marie, du rôle de Joseph. Il traite aussi de la tradition de l'Assomption ou Dormition de Marie.

Le but n'est pas de combler les vides laissés par les récits neotestamentaires mais de chercher à percevoir comment ont pu émerger les représentations de Marie et la dévotion encore très grande et vivante à notre époque.

C'est une étude sérieuse qui nécessite une lecture sérieuse ! Ce n'est pas un recueil de récits anecdotiques. Cependant, c'est avec intérêt que l'on découvre que la littérature sur Marie a aussi comporté des récits aux jugements très négatifs sur cette femme ayant conçu hors mariage.

Françoise Giraud

**Jean Du Mesnil**  
**L'Ancien Testament au féminin**

*Nouvelles*

Fidélité, Namur 2009, 136 p.

Il nous est livré ici treize portraits de femmes, toutes « méritantes » car elles ont su, souvent avec une grande ténacité, contribuer à la pérennité du peuple élu. Chaque figure féminine est adroitement dépeinte au sein de son environnement, puisé par petites touches dans les textes bibliques.

Ces femmes sont révélatrices de l'action de Dieu dans leur vie. Rebecca, par exemple, discerna peu à peu, en observant attentivement ses deux jumeaux, celui qui serait le plus apte à recevoir la bénédiction paternelle et à rassembler le peuple choisi par Dieu, à la suite d'Abraham et de son père Isaac. L'auteur, avec talent et grande finesse, nous amène à excuser Rebecca d'avoir ourdi un complot pour voler la bénédiction destinée à Esaü au profit de Jacob. Car elle pensait avant tout au bien du peuple d'Israël.

La terrible et belle Judith est une autre figure emblématique, elle qui voulait inviter les Juifs du II<sup>e</sup> siècle à la résistance, nationale et religieuse, contre la campagne de paganisation menée par Antiochus. Elle cherchait aussi à ranimer l'espérance en un Dieu qui avait sauvé jadis les Hébreux, par la main armée d'une femme.

Cet ouvrage pourrait être magnifiquement utilisé par des conteuses bibliques ou au cours de catéchèse, ou encore, tout simplement, pour passer un bon moment auprès de femmes fortes dans leur foi.

Monique Desthieux

**Ces livres  
peuvent être empruntés**

**au CEDOFOR**

le Centre de documentation  
et de formation religieuses

18, r. Jacques-Dalphin  
1227 Carouge-Genève  
© ++4122 827 46 78

**Ouverture** : le lundi, de 14h  
à 17h, du mardi au jeudi, de  
9h à 12h et de 14h à 17h et  
le vendredi, de 9h à 12h.

**Pour vous abonner :**

[www.cedofor.ch](http://www.cedofor.ch)

**Babut Jean-Marc**, *Un tout autre christianisme. Traduction nouvelle et commentaire de la source Q*. Desclée de Brouwer, Paris 2010, 306 p.

**Boitel Philippe**, *Les Français qui ont fait la France*. Editions Sud-Ouest, Bordeaux 2009, 1462 p.

**Bouchex Raymond**, *Vivre Vatican II*. Parole et Silence, Paris 2010, 234 p.

**Brague Rémi**, *Du Dieu des chrétiens et d'un ou deux autres*. Flammarion, Paris 2009, 256 p.

**Bricet des Vallons Georges-Henri**, *Irak, terre mercenaire. Les armées privées remplacent les troupes américaines*. Favre SA, Lausanne 2009, 268 p.

**Chauvet Patrick**, *Aimer en son cœur. Education du cœur et de la conscience*. Parole et Silence, Paris 2010, 146 p.

**Clément Olivier**, *L'autre soleil. Quelques notes d'autobiographie spirituelle*. Desclée de Brouwer, Paris 2010, 196 p.

\*\*\*Col., *Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*. Labor et Fides, Genève 2010, 334 p. [42577]

\*\*\*Col., *L'avenir de la Terre, un défi pour les Eglises*. Desclée de Brouwer, Paris 2010, 216 p. [42576]

\*\*\*Col., *L'économie sociale et solidaire aux prises avec la gestion*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 486 p. [42587]

\*\*\*Col., *Passeurs d'évangile. Autour d'une pastorale d'engendrement*. Novalis, Ottawa 2008, 232 p. [42596]

\*\*\*Col., *Une nouvelle chance pour l'Évangile. Vers une pastorale d'engendrement*. Lumen Vitae, Bruxelles 2008, 204 p. [42598]

**Conseil des Conférences épiscopales d'Europe**, *Les évêques et la nouvelle Europe. Textes officiels du CCEE (1992-2006)*. Cerf, Paris 2010, 596 p.

**Coppens-Baeten Annie**, *Quand les cèdres parlent. Une spiritualité eymardienne pour aujourd'hui*. Fidélité, Namur 2010, 206 p.

**Cordonier Daniel**, *L'Ordre des femmes*. Favre SA, Lausanne 2009, 428 p.

**Deneken Michel**, *Pourquoi prêcher. Plaidoyers catholique et protestant pour la prédication*. Labor et Fides, Genève 2010, 272 p.

**Durrer Marcel**, *Chemin de résurrection. Prédelle au Chemin de Croix*. Editions franciscaines, Paris 2010, 96 p.

**Grieu Etienne**, *Un lien si fort. Quand l'amour de Dieu se fait diaconie*. L'Atelier, Paris 2009, 206 p.

**Lauzun Pierre de**, *L'économie et le christianisme*. François-Xavier de Guibert, Paris 2010, 192 p.

**Leibowitz Yeshayahou**, *Corps et esprit. Le problème psycho-physique*. Cerf, Paris 2010, 112 p.

**Marion Jean-Luc**, *Le croire pour le voir. Réflexions diverses sur la rationalité de la révélation et l'irrationalité de quelques croyants*. Parole et Silence, Paris 2010, 224 p.

**Murr Nehné Lina**, *1453 : Mahomet II impose le schisme orthodoxe*. François-Xavier de Guibert, Paris 2009, 270 p.

**Paglia Vincenzo**, *La Parole de Dieu chaque jour 2010*. Parole et Silence, Paris 2010, 636 p.

**Sagne Jean-Claude**, *Dieu notre père. La vie filiale, chemin de guérison*. Parole et Silence, Paris 2010, 232 p.

**Skinner John**, *Un cercle de silence*. Parole et Silence, Paris 2010, 138 p.

**Sœur Marie-Ancilla**, *Découvrir les Pères de l'Église à travers la Liturgie des Heures. T. I. Les Pères avant Nicée*. Desclée de Brouwer, Paris 2010, 296 p.

**Tabournel Jean-Simon**, *32 leçons sur les défis géopolitiques du XXI<sup>e</sup> siècle. Prométhée contesté*. Chronique sociale, Lyon 2010, 144 p.

**Vouga François**, *Pâques ou rien. La Résurrection au cœur du Nouveau Testament*. Labor et Fides, Genève 2010, 376 p.

**Zizola Giancarlo**, *L'Église, le pouvoir et les religions dans la mondialisation*. Desclée de Brouwer, Paris 2010, 312 p.

# Pollutions

*Chaque jour, je pêche. Je ne peux m'en empêcher. Dans la mer médiatique qui clapote sans cesse à nos portes, je n'arrête pas de jeter mes filets, ramenant plein d'images dont je concocte des menus bizarres, parfois durs à avaler. C'est le cas de celui d'aujourd'hui, pardonnez-moi ! Il comporte des pieds, des mains, une Bible et trois visages.*

*Les pieds et les mains sont ceux d'un petit garçon chinois né avec seize orteils et quinze doigts. Une opération chirurgicale l'a rendu plus conforme au modèle standard. Et moi je m'interroge. Pourquoi les malformations congénitales semblent-elles toucher les pays d'Asie plus fréquemment que notre belle Helvétie ? La réponse se trouve sur Internet et tient en un seul mot : pollution. Contaminés dès avant la naissance, voire même avant la conception, par les déchets toxiques qui polluent l'air, l'eau et le sol, ces enfants au corps martyrisé, au cerveau détruit, sont les victimes collatérales d'une industrie en folle expansion. De par son développement économique hors du commun, étayé par un mépris de la vie humaine tout aussi colossal (ce qui n'a pas l'air de gêner les investisseurs*

*occidentaux), la Chine s'inscrit en tête de liste des pays pollueurs, mais elle ne possède pas, hélas ! le monopole de ce fléau. Des malformations congénitales dues à la contamination de l'environnement s'observent partout ailleurs dans le monde, notamment aux abords des usines de retraitement des déchets et des centrales nucléaires. On note aussi une recrudescence d'enfants malformés en Irak, sans doute suite à l'utilisation par les Américains d'armes de guerre à l'uranium appauvri. Même chose dans la bande de Gaza, arrosée de bombes « sales » par l'armée israélienne. La pollution, de toute évidence, ne ravage pas que les corps ; elle s'attaque aussi aux esprits, ce qui m'amène à mon sujet suivant, la Bible.*

*Celle, plus précisément, que brandit Emmanuel, un facteur lausannois de 28 ans, lequel vient de se faire virer par La Poste après avoir refusé obstinément, au nom de sa foi chrétienne, de distribuer des pubs érotiques qu'il juge immorales. « Une histoire tragique », selon le sociologue Christophe Monnot,<sup>1</sup> pour qui cette anecdote est l'illustration « des rapports qu'entretiennent certains chrétiens ultras avec la*

modernité ». Dans une société que le respect des valeurs morales, effectivement, n'étouffe guère - sauf, bien sûr, lorsqu'il s'agit de prêtres pédophiles - j'ai plutôt envie, quant à moi, d'applaudir ce jeune homme courageux et à considérer que ses scrupules de conscience, fondés ou non, l'honorent.

Et maintenant, passons aux visages. Le premier est celui de Djanet Abdourakhmanova, une gamine de 17 ans aux joues rondes et à la bouche en cœur. C'est elle qui s'est fait exploser dans le métro de Moscou il y a quelques semaines, avec une autre kamikaze de 20 ans, originaire comme elle du Dagestan. Plus de 50 morts au total. Une boucherie qui donne envie de vomir. Et provoquée par des filles, en plus ! Comment ont-elles pu ? Qui leur a lavé le cerveau ? Le visage de Djanet me poursuit. Comme me poursuit, de façon bien plus terrible encore, le visage de ce jeune Tchétchène, congestionné de souffrance, entrevu lors du journal télévisé du Vendredi saint, 2 avril, au cours d'une chronique consacrée précisément aux attentats de Moscou. Pour

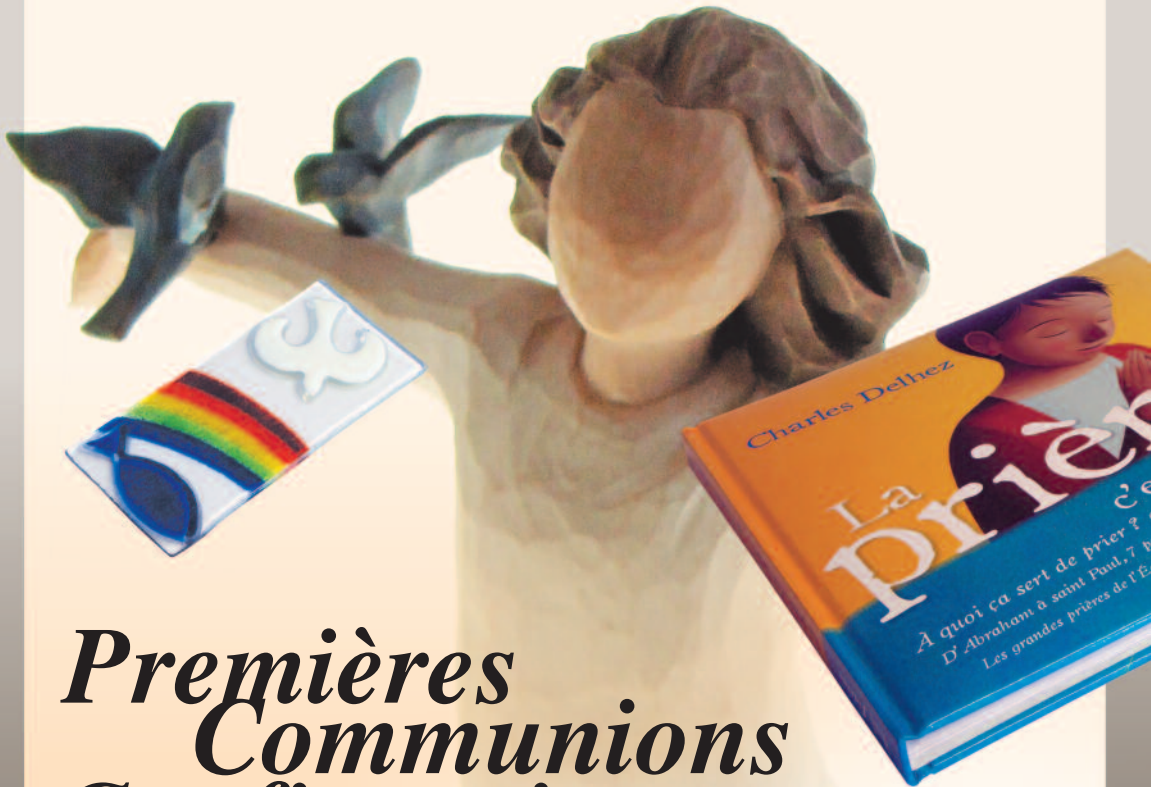
essayer d'en décrypter les causes profondes, le cinéaste Jacob Berger faisait référence aux soubassements de l'histoire russe, avec ses horreurs cachées, parmi lesquelles la tragédie tchétchène. Et pour illustrer son propos, il présentait des images de cadavres mutilés, ainsi qu'une courte séquence de torture qui m'a fait mesurer l'ampleur de la pollution des âmes, et dans quels abîmes de barbarie elle peut nous entraîner. On y voyait un tout jeune garçon pendu par les bras, attachés dans le dos, donc complètement désarticulé. Son visage ! Je n'arrive pas à l'oublier. Je suis hantée par lui, empêchée de dormir et même de respirer. Et s'il ne reflétait un autre visage, celui du Christ supplicié, je crois bien qu'en ce Vendredi saint 2010, j'aurais perdu définitivement confiance en l'humanité.

**Gladys Théodoloz**



**JAB**  
**1950 Sion 1**

envois non distribuables  
à retourner à  
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge



# *Premières Communions Confirmations*

Laissez-vous surprendre par  
la qualité de notre choix de livres  
et d'articles à votre disposition  
pour ces grandes occasions

librairie  
saint-paul  


**1705 FRIBOURG | PÉROLLES 38 | E-mail: [librairie@st-paul.ch](mailto:librairie@st-paul.ch)**

Tél. 026 426 42 11/12 – Fax 026 426 42 00